

JOURNAL

DE CHIMIE MÉDICALE,

DE PHARMACIE ET DE TOXICOLOGIE.

CHIMIE.

ESSAIS SUR LA RECHERCHE DE L'IODE ET DU BROME DANS LES EAUX MINÉRALES ;

Par MM. CHEVALLIER et GOBLEY.

Depuis longtemps, dans le service de M. le docteur Rayer, on reconnaît que les malades soumis au traitement ioduré prennent les médicaments qui leur sont prescrits en touchant avec de l'acide nitrique un papier amidonné imbibé de leur salive ou de leur urine ; par le contact de l'acide, il se développe, dans le cas de la présence de l'iode, une coloration bleue plus ou moins intense.

Ayant été engagés par ce savant distingué à examiner si ce procédé pouvait être appliqué à la recherche de l'iode dans les eaux minérales, cette étude nous a amenés à trouver un moyen simple et facile de reconnaître dans ces liquides non seulement la présence de l'iode, mais encore celle du brome, qui y existent, comme on le sait, en très petite quantité.

Nos expériences ont été faites avec l'eau iodurée de Challes. Nous avons d'abord reconnu qu'un papier amidonné qui en était imprégné ne changeait pas de couleur par le contact de l'acide nitrique, et qu'en concentrant le liquide il se manifestait une teinte bleuâtre. Cependant, en opérant ainsi, nous n'obtenions

pas toujours la coloration bleue : un excès d'acide nitrique l'empêchait souvent de paraître. Le chlore qui se dégage de l'eau chlorée nous a paru être, dans cette circonstance, un réactif bien plus sensible pour déceler la présence de l'iode. En effet, dans les conditions que nous venons d'indiquer, la couleur bleue était beaucoup plus manifeste.

Les sels qui accompagnent le composé iodique nuisent à la réaction ; car, en opérant sur un litre de liquide, on arrive difficilement à obtenir la coloration bleue : celle-ci n'est pas toujours prononcée ou n'est qu'instantanée. Pour les séparer, nous avons eu recours à l'alcool. Ce véhicule dissout très bien l'iodure de potassium, et permet de le séparer de la majeure partie des composés salins qui l'accompagnent dans les eaux minérales.

En agissant ainsi, nous avons toujours obtenu, avec le produit de l'évaporation d'un litre d'eau de Challes, la coloration bleue très intense qui indique la présence de l'iode.

Voici en quoi consiste notre procédé : On fait évaporer un ou plusieurs litres d'eau minérale, presque jusqu'à siccité ; on met en contact le produit salin avec de l'alcool à 85° centés. ; on agite dans un flacon ; on décante le liquide ; on lave le résidu avec de nouvel alcool que l'on réunit au premier ; on filtre et on fait évaporer. Sur la fin, on ajoute un peu d'eau distillée pour chasser les dernières portions d'alcool. Un papier amidonné, ou à son défaut du papier ordinaire collé, imprégné du liquide qui contient l'iodure, devient bleu lorsqu'on le touche avec une goutte d'acide nitrique ou d'acide sulfurique, ou bien lorsqu'on l'expose à la vapeur de l'eau chlorée.

Quelques essais faits avec la vapeur de l'eau chlorée et le papier, qui offre sur l'empois d'amidon le très grand avantage de se conserver indéfiniment sans s'altérer, nous ont permis de con-

stater d'une manière très manifeste la présence de l'iode dans un liquide qui en contenait 1/10,000.

Pour le brôme, on constate sa présence dans les eaux minérales par le même procédé; seulement, au lieu d'obtenir une coloration bleue, celle qui se manifeste est d'un jaune doré. L'acide nitrique ne la détermine pas; l'acide sulfurique ne la fait paraître qu'à un degré peu prononcé; la vapeur qui se dégage de l'eau chlorée la donne au contraire dans toute son intensité.

Nous avons pu, par ce procédé, constater la présence, dans le produit de l'évaporation d'un litre d'eau de Bourbonne-les-Bains, du brôme que l'un de nous y avait trouvé en 1834 en opérant avec M. Bastien.

Nous avons aussi constaté la présence de ce corps simple dans un litre d'eau de Kissingen (source de Rakoczy). Nous ferons une observation sur l'état de l'iode dans ce liquide. Les analyses qui ont été publiées de cette eau y signalent la présence du bromate de magnésie. Tout le monde sait que ce genre de sel est insoluble dans l'alcool; le brôme ne se trouverait-il pas dans cette eau minérale à l'état de bromure?

Le procédé que nous proposons ne permet de déceler que la présence de l'iode ou du brôme. Lorsque ces deux corps existent simultanément dans les eaux minérales, il faut avoir recours aux moyens chimiques connus; car la couleur bleue de l'iode masque complètement celle du brôme.

Notre procédé pourra être exécuté facilement, non-seulement par MM. les inspecteurs des eaux minérales, mais encore par des personnes tout-à-fait étrangères à la chimie. Si nous semblons y attacher quelque importance, c'est parce que nous croyons que la présence de l'iode et du brôme dans les eaux minérales est un point très important à constater, sous le rapport de la thérapeutique.

Nota. Cette note était imprimée lorsque nous avons eu connaissance du mémoire intéressant que M. Henri vient de publier dans le journal de pharmacie. Ce chimiste, par un procédé analogue à celui que nous venons de décrire, vient de retrouver dans l'eau de Vichy l'iode que M. Cantu, en suivant une méthode différente, y avait déjà signalé. Dans ce mémoire, M. Henri fait une observation que nous devons mentionner : Lorsque l'iodure est à base de soude, comme dans l'eau de Vichy, il faut, dans le but d'empêcher sa décomposition (on sait, en effet, que ce sel est décomposé entièrement pendant son évaporation à l'air), n'évaporer l'eau minérale qu'après l'avoir additionnée d'un petit excès de potasse à l'alcool très pure (*reconnue à l'avance tout-à-fait exempte d'iode*). La potasse donnant lieu à un iodure potassique inaltérable à l'air et assez fixe, il devient alors facile de reconnaître la présence du principe iodique.

NOUVELLE MÉTHODE POUR OBTENIR, PAR LA VOIE SÈCHE, DES
COMBINAISONS CRISTALLISÉES, ET POUR REPRODUIRE PLUSIEURS
ESPÈCES MINÉRALES ;

Par M. EBELMEN.

Le principe de cette méthode est des plus simples à exposer. Il s'agissait de trouver une substance qui pût, à une haute température, jouer le rôle que joue l'eau à la température ordinaire, ou à des températures peu élevées, à l'égard des corps qu'elle tient en dissolution. On sait que l'évaporation de cette eau permet d'obtenir, dans le plus grand nombre des cas, des combinaisons cristallisées. Or, on connaît des corps qui se volatilisent à de très hautes températures, et qui, cependant, à un certain degré de chaleur, sont des dissolvants énergiques pour la plupart des oxydes métalliques. L'acide borique, le borax, l'acide phosphorique, les phosphates alcalins, sont

dans ce cas. M. Ebelmen a donc pensé qu'en employant l'un de ces corps, avec des proportions calculées d'avance de certains oxydes, et exposant le mélange à l'action d'une haute température dans un courant de gaz, on parviendrait, par l'évaporation lente du dissolvant, à obtenir des combinaisons cristallisées. L'expérience a complètement confirmé cette prévision.

M. Ebelmen a, de la sorte, reproduit les aluminates naturels cristallisés, tels que le spinelle diversement coloré, la cymophane. Il a fabriqué le minéral connu sous le nom de *fer chromé*, et les silicates cristallisés infusibles à la température de nos fourneaux, tels que l'émeraude et le péridot. Du reste, ce chimiste a fait voir que le choix du dissolvant n'est pas tout-à-fait indifférent. Ainsi, pour obtenir l'alumine cristallisée, le borax est préférable à l'acide borique.

M. Ebelmen a également mis récemment sous les yeux de l'Académie, des produits que l'éther silicique pur ou mélangé laisse se précipiter en s'évaporant. Ces admirables produits se composaient de lentilles d'hyolite de grandes dimensions, d'une pureté et d'une diaphanéité parfaites; d'hydrophanes; enfin, d'aventurines renfermant çà et là des paillettes d'or; ces dernières sont produites au moyen d'un mélange d'éther silicique et de chlorure d'or.

SUR LE CHLOROFORME.

Un chimiste très distingué, M. Rousseau, a fait avec M. le professeur Gavarret des expériences fort curieuses avec ce composé. Il résulte des essais tentés par ces savants, qu'il faut continuer pendant vingt minutes au moins l'inhalation du chloroforme, au moyen des appareils ordinaires, pour déterminer la mort des chiens. Au contraire, quand les animaux sont placés dans une vaste caisse où arrivent des vapeurs fournies par le chloroforme en ébullition, les chiens meurent en

deux minutes et demie. Ces expérimentateurs pensent que, dans ce second cas, la mort si prompte des animaux tient à la présence d'une certaine proportion de vapeur vésiculaire dans l'air inspiré, et par suite à l'introduction du chloroforme à l'état liquide dans les voies aériennes. De ce fait, on peut conclure deux choses : la première, c'est l'innocuité du chloroforme au moyen des appareils qui permettent son mélange avec l'air ; la seconde, c'est que l'inspiration de ce corps non mélangé d'air et en vapeur est promptement mortelle.

NOUVELLES OBSERVATIONS SUR L'ACIDE ARSÉNIEUX VITREUX,
ET SUR L'ACIDE ARSÉNIEUX OPAQUE ;

par M. BUSSY.

L'acide arsénieux, comme on le sait, se présente sous deux états : l'*acide arsénieux vitreux*, et l'*acide arsénieux opaque* ; on sait encore que l'acide vitreux passe à l'état d'acide opaque.

On avait dit que l'acide arsénieux vitreux était moins soluble dans l'eau que l'acide arsénieux opaque ; M. Bussy a voulu s'assurer de ce fait, et il résulte de ses expériences :

« 1° Que l'acide vitreux, loin d'être moins soluble que l'acide opaque, comme l'admettent divers chimistes, est au contraire beaucoup plus soluble dans l'eau que ce dernier ; cette différence est de 3 à 1 environ, pour la température de 13° ; ainsi l'eau, qui dissout jusqu'à 40 grammes par litre d'acide vitreux, ne dissout que 12 à 13 grammes d'acide opaque ;

« 2° Que l'acide vitreux se dissout beaucoup plus rapidement que l'opaque ;

« 3° Que ni l'un ni l'autre de ces deux acides n'a une solubilité consistante qui lui soit rigoureusement propre ;

« 4° Que l'acide opaque se transforme en acide vitreux par une ébullition prolongée avec l'eau, c'est-à-dire qu'il atteint

alors le même degré de solubilité que l'acide arsénieux vitreux, solubilité qui est telle, que 100 grammes d'acide sont alors dissous dans un litre de liqueur à 100° ;

• 5° Que, sous l'influence de l'eau et d'une basse température, l'acide vitreux se transforme en acide opaque ;

• 6° Que le mélange des deux variétés d'acide dans une même dissolution explique les anomalies observées dans la solubilité de l'acide arsénieux ;

• 7° Que la division qui facilite la dissolution de l'acide opaque sans augmenter la solubilité, diminue considérablement celle de l'acide vitreux, à tel point que ce dernier acide réduit en poudre fine et porphyrisé n'est pas sensiblement plus soluble à froid que l'acide opaque ; sans doute par l'effet d'une transformation qu'il éprouve, soit au moment de la pulvérisation, soit par son contact avec l'eau ;

• 8° Que l'acide devenu opaque par la transformation lente de l'acide vitreux, l'acide devenu opaque par l'action de l'ammoniaque, l'acide cristallisé dans l'eau, se comportent de même avec l'eau et paraissent appartenir à la même variété ;

• 9° Que sous l'influence de l'acide chlorhydrique, étendu d'eau, l'acide opaque se dissout plus lentement que le vitreux ; cette circonstance, qui modifie aussi la nature des produits qui se forment pendant la dissolution, explique pourquoi les phénomènes observés par M. Henri Rose, dans la cristallisation de l'acide vitreux, ne se présentent pas, en général, avec autant d'intensité dans la dissolution de l'acide opaque ;

• 10° Que la différence qu'on avait remarquée dans l'action des deux acides arsénieux sur la teinture de tournesol n'est qu'apparente. »

TRANSFORMATION DE LA FIBRINE ET DU CASÉUM EN CORPS GRAS;

Par M. BLONDEAU.

En étudiant la fabrication du fromage de Roquefort, M. Blondeau a reconnu que le caséum se convertit en matière grasse pendant son séjour dans les caves. Le corps gras qui prend naissance dans cette réaction a la plus grande analogie avec le beurre; il a une saveur douce et agréable, fond à 40°, entre en ébullition à 80°, et se décompose vers 150°; il éprouve facilement la saponification.

D'après les observations de M. Blondeau, lorsqu'une matière organique entre en fermentation, le changement qu'elle subit a lieu sous l'influence d'une végétation mycodermique; et, dans le cas qui nous occupe, c'est-à-dire dans la fermentation adipeuse, le mycoderme qui doit se développer est le *torrula viridis*, qui est vert. Ce mycoderme renferme de l'azote, qui ne peut être fourni que par le caséum, probablement à l'état d'ammoniaque. Or, on sait que la composition du caséum se rapproche de celle des corps gras, lorsqu'on en retranche de l'ammoniaque.

M. Blondeau est arrivé à transformer de la même manière du bœuf en un corps gras ayant la plus grande analogie avec le saindoux.

Cette expérience semble expliquer la formation du gras de cadavre. La couleur verte qui envahit les corps peu de temps après qu'ils sont privés de la vie provient du développement des germes du *torrula viridis* qui se trouve toujours contenu dans les matières organiques.

**FABRICATION DE L'ACIDE SULFURIQUE, ET SA CONCENTRATION
JUSQU'À 66° BAUMÉ, SANS CHAMBRE DE PLOMB NI CUCURBITE
DE PLATINE ;**

Par M. SCHNEIDER.

On sait que l'acide sulfurique peut se former en faisant arriver de l'acide sulfureux et de l'air sur un corps très poreux ; mais, jusqu'à présent, on n'avait eu recours qu'au platine très divisé. M. Schneider vient d'annoncer qu'en faisant usage de pierre ponce comme corps poreux, il parvient à convertir directement l'acide sulfureux en acide sulfurique, et à rendre par conséquent très simple et très économique la fabrication de l'acide sulfurique du commerce.

SUR LE CUIVRE ET SUR LE PLOMB PHYSIOLOGIQUES.

M. Deschamps (d'Avallon) a présenté à l'Académie de médecine un travail sur le cuivre et le plomb physiologiques.

Les conclusions qui découlent de ce travail sont :

- Que les terrains de sédiment doivent contenir du cuivre ;
- Que le cuivre doit être subordonné à la présence du fer ;
- Que la présence du cuivre et du fer dans les terrains, provient probablement de la décomposition d'un sulfure de fer cuprifère ;

Que les faits qui permettent ces déductions ne reposent, pour l'instant, que sur la présence du cuivre dans les roches arkosiennes, etc. ; dans du calcaire appartenant à l'infra-lias ; dans du sulfure de fer, du calcaire à gryphées arquées ; dans la terre qui recouvre ce calcaire ; dans les grains d'oxyde de fer qui font partie de cette terre ; dans du calcaire à Bélemnitz qui contient du sulfure de fer ; dans du calcaire qui appartient aux marnes du ciment de Vassy ; ou, en peu de mots, dans le lias et

le lias inférieur ; dans des grès ferrugineux appartenant à la formation néocomienne ; et enfin, dans la terre dépendant de la formation géologique de Paris ;

Que les végétaux enlèvent au sol une partie du cuivre qu'il contient ;

Que l'homme et les animaux empruntent du cuivre aux plantes ;

Que le cuivre et le plomb qui se trouvent dans l'homme et les animaux domestiques peuvent provenir encore des vases en cuivre et en laiton plus ou moins bien étamés, et des vases en terre, en faïence, etc., dont la couverte contient du plomb, qui servent aux préparations culinaires ;

Que la présence du cuivre dans les végétaux, les animaux et l'homme est un fait acquis à la science ;

Que si la terre d'une localité avait échappé à la dissémination du sulfure de fer cuprifère et ne contenait pas de cuivre, cette terre serait bientôt modifiée, car dès qu'elle serait mise en culture, elle recevrait des engrais provenant des pays où les végétaux contiennent du cuivre ;

Qu'il est facile de comprendre comment le cuivre peut pénétrer dans les végétaux et s'y fixer, puisque l'on sait que la terre contient du cuivre probablement à l'état de carbonate ;

Que ce carbonate est soluble dans le carbonate d'ammoniaque ;

Que le carbonate d'ammoniaque est l'agent le plus important de la végétation ;

Que lorsque le carbonate d'ammoniaque pénètre dans les végétaux il entraîne du cuivre ;

Que lorsque le carbonate d'ammoniaque cuprifère est sous l'influence des organes des plantes, il se décompose pour céder un de ses éléments, l'azote, pour composer les matières albumineuses, etc. ;

Que le cuivre qui assiste à la naissance de la molécule azotée prend la place d'un corps élémentaire, et peut jouer un rôle analogue à celui qu'il joue quand on le met en contact avec certains sels ammoniacaux ;

Et enfin, que c'est dans les parties azotées des plantes que l'on doit espérer rencontrer le cuivre.

NOTE SUR L'EAU ACIDULE-FERRUGINEUSE DE DOULAUX,
COMMUNE D'ÉVAUX (Creuse).

Cette eau minérale, dont nous avons communiqué l'analyse en juillet 1846, à la Société des Sciences naturelles de Guéret, contient pour 10 litres :

Acide carbonique un peu plus du 1/3 de son volume.

Carbonate de fer peroxydé.	0 gr., 750
Carbonate de chaux.	0 100
Chlorure de sodium.	0 350
Alumine.	0 074
Silice.	0 210
Extractif de nature végeto-animale . . .	0 024
Perte.	0 016
Le résidu sec obtenu de 10 litres pesait. 1	524

Le poids spécifique de cette eau est de 1,6775, l'eau distillée pesant 1.

Cette source, qui peut produire environ 300 litres d'eau à l'heure, est à peine connue ; elle n'est pas usitée. Quoiqu'il se rencontre dans ces contrées fréquemment des eaux ferrugineuses, peu ou point employées d'ailleurs, la valeur thérapeutique de la source dont il est ici question, la met sans contredit au premier rang ; et c'est en vue de l'utilité qu'elle peut offrir à la contrée que nous avons fait connaître sa composition.

En nous occupant de cette eau, il y a dix-huit mois, il ne

nous vint pas à l'idée d'y rechercher l'arsenic. L'existence de ce corps, constaté dans les eaux de Wiesbaden, par M. Walchner, signalé depuis dans diverses sources ferrugineuses, nous dûmes être portés à soupçonner son existence dans l'eau acidule-ferrugineuse de Doulaux, et ce fut dans la presque persuasion de l'y rencontrer, que nous nous sommes, de nouveau, occupé de cette eau.

Nous avons recueilli une quantité de dépôt ferreux de la source telle que, exempte de substances étrangères, comme il nous a été possible de l'avoir, elle nous représentait un peu plus de 1000 litres d'eau.

Cette masse de dépôt fut portée à l'ébullition avec un excès d'acide sulfurique; étendu d'eau et jeté sur un filtre, il passa une liqueur acide qu'on fit évaporer à siccité; on traita le produit sec par l'acide azotique, et on dessécha de nouveau; on reprit enfin par l'eau distillée bouillante, et on filtra.

C'est cette dissolution aqueuse qui fut introduite dans l'appareil de Marsh, fonctionnant à blanc longtemps à l'avance.

L'opération conduite de manière à recueillir tout l'arsenic à l'état d'acide arsénieux, état dans lequel il doit exister dans l'eau qui nous occupe, nous en pûmes constater pour 1000 litres d'eau 0,525, soit pour 10 litres 0,00525, un peu plus d'un dixième de grain. Cette dose, sans doute, pour l'arsenic, est plus qu'infinitésimale, et elle peut imprimer à l'eau qui la recèle une valeur thérapeutique très importante. Aussi pensons-nous qu'il soit de notre devoir de faire connaître la composition d'une eau qui, bien qu'ignorée encore, peut un jour être appelée à rendre d'importants services à la contrée, et par les propriétés médicales qu'on saura lui reconnaître, et par l'accès qui en permettra l'exploitation.

VICTOR LEGRIP,

Membre correspondant.

TOXICOLOGIE ET CHIMIE JUDICIAIRE.**EMPOISONNEMENT PAR LE CAMPHRE.**

Un jeune homme de vingt ans, parfaitement bien portant, robuste et fort, était dans une boutique de droguiste pendant que l'on broyait des gâteaux de camphre pour les mettre dans des flacons. Tout en causant, il s'amusait à mâcher de petits morceaux de camphre et il en avala en quelques minutes environ 2 drachmes. Se sentant pris d'un grand mal de tête sans en soupçonner la cause, il sortit de chez le droguiste dans un état d'extrême gaieté. Il proposa une partie de whist à un ami qu'il rencontra, et une fois arrivé chez lui, ses gestes et sa conversation prirent quelque chose d'étrange et de singulièrement bizarre. Par un mouvement subit et inattendu, il quitta la pièce où il jouait, entra dans sa chambre d'où il ressortit aussitôt entièrement nu, en dansant et voulant sauter par la fenêtre. Un médecin ayant été appelé, trouva le malade dans un état d'excitation allant jusqu'à la frénésie; le pouls était petit, à 180; les conjonctives étaient injectées, la pupille peu dilatée, presque insensible à l'action de la lumière; la respiration précipitée, et parfois laborieuse, elle exhalait une forte odeur de camphre; la face était pâle et égarée. Le besoin d'uriner était fréquent et presque toujours douloureux; les urines étaient claires et avaient l'odeur du camphre, enfin une sueur visqueuse couvrait tout le corps du malade. Le médecin fit administrer du vin d'opium à la dose de 1 drachme tous les quarts d'heure. Après la troisième dose, le malade vomit, avec les substances renfermées dans l'estomac, quelques fragments de camphre, il éprouva ensuite le besoin de dormir, que l'on combattit parce que le pouls était très petit et la respiration gênée. Le même traitement fut continué, et bientôt il y eut améliora-

tion dans l'état du malade, que l'on laissa dormir pendant trois heures. Lorsqu'il s'éveilla, il était encore mieux et n'avait conservé aucune idée du passé. Il ne concevait pas comment et pourquoi il était au lit et il ne s'expliquait pas l'état de faiblesse où il se trouvait. Quelques jours après il était entièrement rétabli. (*British American Journal of Med.*)

D'autres faits indiquent que le camphre peut donner lieu à des accidents graves se rapprochant de l'empoisonnement. On voit qu'Alexander, médecin anglais, voulant, en 1768, s'assurer de la véritable action du camphre, en avala un peu plus de deux grammes, dans un sirop, en une seule fois. Dix minutes après, très peu d'effet; seulement le pouls est descendu de soixante-dix-sept pulsations à soixante-quinze; le thermomètre, appliqué à l'épigastre, marque un degré de moins qu'avant l'ingestion du camphre. Quinze minutes après, le pouls et la chaleur sont revenus à l'état primitif; mais l'expérimentateur éprouve une lassitude générale, de l'accablement. Ces phénomènes deviennent de plus en plus prononcés. Bientôt après l'expérimentateur dit que la tête lui tourne, et qu'il éprouve un sentiment de suffocation; ses idées se brouillent: il se lève, mais il peut à peine se tenir sur ses jambes, ses genoux fléchissent; il s'approche d'une croisée, les objets dans la rue lui paraissent ondoyants et comme couverts d'un brouillard. Il boit une tasse de bouillon, essaie de lire, mais en vain. A ces phénomènes succède un bourdonnement dans les oreilles, puis il tombe sans connaissance et avec une pâleur effrayante. Sa famille s'alarme avec raison: un de ses élèves est présent. Aussitôt après, des convulsions se déclarent; le malade a l'écume à la bouche, les yeux égarés et extasiés. On appelle Cullen, qui vole à son secours, puis le professeur Monro. Le malade peut à peine répondre aux questions qui lui sont faites. Enfin, ce ne fut qu'après des vomissements

abondants, provoqués par de l'eau tiède, que ces symptômes se dissipèrent peu à peu, et que le malade revint à la santé. Il éprouva toutefois pendant plusieurs jours une sorte de raideur générale et de fatigue.

On connaît aussi l'observation rapportée par Edwards « d'un homme qui, ayant pris un lavement contenant deux grammes de camphre, éprouva des symptômes analogues à ceux qui s'étaient manifestés chez Alexander. »

RÉPONSES AUX OBJECTIONS ÉLEVÉES PAR M. CAVENTOU CONTRE L'EMPLOI DE LA MAGNÉSIE, DANS LES CAS D'EMPOISONNEMENT PAR L'ACIDE ARSÉNIEUX ;

Par M. Bussy.

Monsieur le rédacteur,

J'ai l'honneur de vous adresser une nouvelle observation qui m'a été communiquée par notre honorable confrère, M. Cadet-Gassicourt, sur un cas d'empoisonnement traité avec succès par la magnésie hydratée.

Avant de la faire connaître, permettez-moi de la faire précéder de quelques réflexions, dont le but sera de résumer, si ce n'est de clore complètement le débat qui a été suscité par M. Caventou sur cette question.

Dans la première note qu'il a publiée contre l'emploi de la magnésie (1), M. Caventou se fonde, pour justifier la préférence que, selon lui, on doit accorder au peroxyde de fer hydraté, sur ce que l'arsénite de peroxyde de fer serait moins soluble dans le chlorhydrate d'ammoniaque que ne l'est l'arsénite de magnésie, et comme les liquides de l'économie renferment une petite quantité de chlorhydrate d'ammoniaque, il voit là une circonstance défavorable à l'emploi de la magnésie.

(1) *Journal de chimie médicale et de toxicologie*, 1846.

M. Caventou ajoute, que la magnésie doit, pour pouvoir agir, n'être que faiblement calcinée, et qu'il n'est pas permis d'employer indifféremment toute espèce de magnésie.

J'ai montré (1), quant à l'objection tirée de la solubilité de l'arsénite de magnésie dans le chlorhydrate d'ammoniaque, que les expériences empruntées à M. Personne, et sur lesquelles se fonde M. Caventou, ne sont nullement applicables à la question; que l'arsénite de magnésie en présence d'un grand excès de magnésie, n'est pas dissous par le chlorhydrate d'ammoniaque, et que l'argument de M. Caventou était sans valeur.

D'une autre part, j'ai rappelé que dans la note même que j'ai publiée, *Sur l'emploi de la magnésie dans les cas d'empoisonnement*, j'avais indiqué l'influence que peut avoir le mode de préparation de la magnésie sur sa faculté absorbante pour l'acide arsénieux; j'ai fait connaître celle qu'il était convenable d'employer de préférence, et cela d'après mes propres expériences, que M. Caventou attribue, à tort, à M. Chistison.

M. Caventou reconnaît, aujourd'hui, l'inexactitude de ses premières assertions (2).

Mais il croit pouvoir tirer de nouvelles objections de l'action que la magnésie doit exercer sur le tube digestif.

Suivant M. Caventou, qui n'a cependant fait aucune expérience à ce sujet, « l'ammoniaque caustique, qui serait mise à nu par l'excès de magnésie, doit nécessairement compliquer l'état du malade. » Il va jusqu'à se demander si la vertu purgative de la magnésie elle-même, ne serait pas due plutôt au dégagement d'ammoniaque, qu'à la conversion d'une partie de cette base en sel de magnésie.

On pourrait répondre à cette demande, que jusqu'à ce jour

(1) *Journal de chimie médicale*. Novembre 1847.

(2) *Ibid.* Janvier 1848.

l'ammoniaque administrée à l'intérieur, n'a pas été considérée comme purgative, tandis que les sels neutres, les sels de magnésie en particulier, sont reconnus comme purgatifs.

Mais la question n'est pas de savoir comment purge la magnésie, il nous suffit de savoir qu'elle est laxative, et sous ce rapport nous croyons être dans le vrai, en disant que dans la majorité des cas elle présente un avantage incontestable sur un antidote qui serait astringent.

Maintenant doit-on craindre, autant que semble le croire M. Caventou, l'action de la magnésie sur la petite quantité de sels ammoniacaux contenus dans les liquides des tubes digestifs? Il faudrait, pour bien apprécier cette action, tenir compte de la masse des matières ingérées dans l'estomac; il faudrait savoir si cette décomposition des sels ammoniacaux par la magnésie, qui n'est jamais que partielle, lors même qu'on opère sur des dissolutions concentrées, et dans les conditions les plus favorables, s'opérera encore dans l'état de dilution où peuvent se trouver les humeurs du tube digestif en présence d'une grande masse de liquide. Ce sont-là des questions très difficiles à résoudre, à prévoir, et à l'aide du simple raisonnement. Mais à défaut de considérations théoriques, toujours insuffisantes en matière de thérapeutique, nous avons déjà une expérience qui, sans être très ancienne, permet cependant de conclure, qu'on peut sans inconvénient pour les malades leur faire prendre des doses assez considérables de magnésie.

On trouve dans le *Traité de toxicologie*, de M. Orfila, page 336 et 337, deux observations de traitement dans lequel on a fait entrer la magnésie, et qui a été suivi de succès.

Nous avons l'observation, plus récente et plus directe, du nommé Delamotte, transmise par M. Page(1), et une autre ob-

(1) *Journal de Pharmacie*....

servation ci-jointe, de M. Cadet-Gassicourt, desquelles on peut inférer, que la magnésie peut sans danger être administrée à dose assez considérable. M. Page a fait prendre à son malade 100 grammes de magnésie sèche, et M. Cadet-Gassicourt, 300 grammes de gelée magnésienne, c'est-à-dire du précipité de consistance gélatineuse, qu'on obtient en versant de la potasse caustique dans une dissolution de sulfate de magnésie.

Je termine par une dernière observation, relative à la nature de la combinaison qui se produit lorsqu'à une dissolution d'acide arsénieux on ajoute un grand excès de magnésie hydratée ou non. M. Caventou dit à ce sujet : « Je *présume* qu'elle n'est • (cette combinaison) simplement qu'un mélange d'arsénite et • de base. » Je suis en cela parfaitement d'accord avec M. Caventou, et aucun chimiste sans doute ne voudra considérer comme une combinaison définie le mélange dont il est question : je l'avais très expressément indiqué, quoique cela ne fût pas nécessaire, dans la note à laquelle il fait allusion. Mais je ne puis être de son avis lors qu'il ajoute : « Je dirai que je ne connais • de combinaison *reelle*, entre l'acide arsénieux et la magnésie, • que celle où l'oxygène de l'acide est à celui de sa base comme • 3 : 2. » Si M. Caventou entend dire par là, comme on serait en droit de le supposer, qu'il n'y a de combinaison possible entre les deux corps que celle qu'il indique, je lui demanderai sur quoi il se fonde pour établir cette exception relative à l'acide arsénieux. Lorsque nous voyons, en effet, la plupart des acides, surtout des acides faibles : les acides carbonique, borique, sélénique, phosphorique, former des sels à des états très variables de saturation, il serait étonnant que l'acide arsénieux ne pût se combiner avec les bases qu'en une seule proportion. On pourrait produire bien des exemples en opposition avec cette assertion, mais je me borne à citer l'opinion d'un homme qui fait autorité pour les chimistes,

M. Berzélius dit, au reste, que l'acide arsénieux forme avec la magnésie, une seule ou plusieurs combinaisons; cela ne fait absolument rien, quant à la question essentielle, qui est de savoir si le produit, combinaison ou mélange, est soluble sans le chlorhydrate d'ammoniaque : nous avons prouvé qu'il ne l'était pas.

OBSERVATION SUR UN CAS D'EMPOISONNEMENT PAR L'ACIDE
ARSÉNIEUX, TRAITÉ PAR LA MAGNÉSIE.

(Communiquée par M. CADET-GASSICOURT.)

Lorsque les journaux de pharmacie et de chimie, en 1846, eurent publié la note sur l'emploi de la magnésie dans le traitement de l'empoisonnement par l'acide arsénieux, que notre honorable collègue et confrère, M. Bussy, avait transmise à l'Académie des sciences, je m'empressai, comme tous les pharmaciens ont dû le faire, de tenir toujours prête, dans mon officine, de la magnésie convenablement préparée pour les cas d'urgence. Je crus devoir, à cet effet, me mettre en mesure, autant qu'il serait possible, de donner la préférence à la magnésie hydratée, précipitée de la solution de sulfate de magnésie par celle de potasse caustique; et une longue épreuve m'a fait reconnaître que l'hydrate obtenu de cette manière, lavé, gardé sous l'eau, comme nous faisons pour le proto-sulfate de fer, se conserve parfaitement à l'état floconneux, qui doit être certainement le plus propre à atteindre le but que se propose M. Bussy, celui de l'absorption la plus rapide.

Deux fois, à deux mois environ de distance, M. le docteur Chammartin vient d'avoir occasion, dans mon voisinage, de constater l'efficacité de cet antidote contre l'empoisonnement par l'acide arsénieux.

Le 27 octobre dernier, la dame C... (demeurant rue Saint-Honoré, 117), âgée de quarante ans environ; d'une constitution forte, d'un tempérament sanguin, poussée au désespoir par

une contrariété domestique, s'était empoisonnée. Vers les onze heures du matin, cette dame, après avoir déjeuné, mangea une tartine de pain qu'elle avait saupoudrée avec une pincée d'acide arsénieux en poudre, entre deux couches de pommes cuites. Trois ou quatre heures plus tard, elle but une tasse de café au lait qui fut immédiatement vomie. A la suite de ce vomissement, d'autres vomissements eurent lieu, dont les matières ne furent pas gardées; mais l'examen du papier qui avait servi à envelopper l'arsenic, et qui fut retrouvé plus tard dans la cheminée, suffisait bien pour confirmer la nature du poison, avouée d'ailleurs par la malade. Entre six et sept heures du soir, le sieur C... appela M. le docteur Chammartin à venir secourir sa femme. A l'arrivée du docteur, les traits de la malade étaient colorés, animés, les yeux injectés offraient une expression prononcée d'inquiétude; ses bâillements étaient violents. Elle se refusa à la saignée: le médecin prescrivit alors l'emploi de la magnésie hydratée; 300 grammes de gelée magnésienne furent administrés en quatre fois dans l'espace de deux heures. A la suite de cette médication, il y eut deux évacuations alvines liquides; les douleurs épigastriques et thorachiques diminuèrent, quoiqu'elles reprissent sensiblement par intervalles. La nuit fut agitée; vers le matin, la malade commença à goûter le repos et même le sommeil. Au réveil, elle était calme et reposée: elle regrettait fort le parti désespéré qu'elle avait pris la veille. Son rétablissement fut prompt.

EMPOISONNEMENT PAR DU POISSON.

Un événement fort étrange a eu lieu dans le village d'Aïn-Stidia, près de Mostaganem. Des pêcheurs de cette ville, surpris par un orage, avaient enfermé dans leur cabine le poisson qu'ils avaient pris, et qui s'y altéra jusqu'à un certain point, sans qu'il y parût au dehors. M. le colonel Bosq, commandant

le village, et l'agent comptable, M. Déric, ayant acheté une partie de ce poisson, furent pris, immédiatement après en avoir mangé, de douleurs violentes qui présentaient tous les caractères d'un empoisonnement. Le colonel résista, grâce à sa forte constitution, mais M. Déric mourut, au bout de quelques jours, dans d'horribles souffrances. Le poisson que ces messieurs avaient mangé était une espèce de murène.

Note du Rédacteur. On doit se demander, si l'on peut attribuer à une altération du poisson, altération qui aurait été causée par un orage, les accidents qui ont été observés et qui ont frappé MM. Bosq et Déric?

Il nous semble que ces accidents se rapprochent de ceux qui ont été observés à de certaines époques, sur quelques personnes qui avaient mangé des huîtres et des poissons divers.

Les causes de ces accidents méritent d'être examinées, et il serait de la plus grande importance qu'on pût expliquer à quel principe sont dues les maladies qui frappent, quelquefois seulement, des personnes qui font usage de certains aliments, qui généralement ne produisent aucun mauvais effet.

PHARMACIE.

OBSERVATIONS SUR LES PROPRIÉTÉS FÉBRIFUGES DE LA PHILLYREA LATIFOLIA, ET DE SES PRÉPARATIONS;

Par le professeur JACHELLI (de Ferrare).

Quoique la thérapeutique possède, dans les préparations de quinquina, même dans celles d'arsenic, des moyens vraiment excellents pour couper les fièvres d'accès, il nous a paru de quelque intérêt de faire connaître des expériences entreprises par le professeur de Ferrare sur une très grande échelle.

Ces expériences ont été faites avec quatre préparations : 1° la poudre des jeunes feuilles et des jeunes rameaux de la plante

(on l'a administrée à la dose de 30 grammes, en quatre prises et pendant l'apyrexie); 2° avec le sulfate (1), à la dose de 75 centigrammes à 1 gramme, également dans l'apyrexie; 3° avec la décoction simple, préparée avec 30 grammes de phillyrée incisée dans 1500 grammes d'eau de fontaine, réduite au tiers par l'ébullition (à la dose de 1/2 à un kilogramme, dans l'intermittence); 4° et la décoction composée, préparée avec la décoction précédente, à laquelle on ajoute 30 gouttes d'acide sulfurique pour 1500 grammes, et que l'on réduit au tiers par l'ébullition (même dose que la précédente).

Les observations de M. Jachelli se divisent en trois séries. La première comprend les expériences faites en 1825 et 1826, au nombre de soixante-trois, avec les diverses préparations précédentes. La seconde renferme dix-sept observations, faites en 1842, avec la poudre et la décoction simple. Enfin, la troi-

(1) Voici la préparation de ce sulfate : On prend 6 kilogrammes de phillyrée, incisée; 50 kilogrammes d'eau de fontaine et 250 grammes d'acide sulfurique concentré. On mélange l'acide avec l'eau et on fait bouillir le tout dans un vase de cuivre étamé, pendant deux heures, on filtre le liquide chaud à travers une toile. On traite le résidu avec de l'eau acidulée, et on le fait bouillir à trois reprises pour l'épuiser. On mélange les décoctions. On laisse refroidir, et l'on ajoute du lait de chaux jusqu'à ce que la liqueur ne rougisse plus le tournesol. On jette le précipité sur un filtre, on le lave avec de l'eau froide, on le fait sécher dans l'étuve, à une température de 40 à 50° Réaumur; on le pulvérise et on le fait digérer dans une assez grande quantité d'alcool à 30°; on le fait bouillir pendant une heure, dans un alambic, pour recueillir par distillation l'alcool en excès. On filtre ensuite à chaud; on distille de nouveau, pour enlever encore de l'alcool; et on ajoute enfin de l'acide sulfurique étendu de quatre parties d'eau, pour saturer la *phillyrène*. Quelques jours après, on a des cristaux que l'on purifie par le charbon animal; ces cristaux se présentent alors sous forme de flocons soyeux, semblables à l'amianté, et d'une saveur légèrement amère et âpre.

sième renferme douze cas de guérison de fièvre intermittente par la poudre seule, dans le cours de l'année 1845.

Sur les soixante-trois malades de la première série, treize ont été traités par la poudre, vingt-deux par le sulfate, dix par la décoction simple, dix-huit par la décoction composée. Des treize fièvres traitées par la poudre, cinq étaient tierces et trois doubles-tierces. Toutes ont guéri. Une fièvre quarte simple a guéri également. Une fièvre double-quarte a résisté à ce traitement, ainsi qu'à tous ceux qui ont été employés depuis. Trois étaient quotidiennes; une seule a résisté au traitement et a cédé depuis à l'administration d'un gramme de sulfate de phillyrine. Sur les vingt-deux cas traités par le sulfate (dont onze fièvres tierces, trois doubles-tierces, deux doubles-quartes et quatre quotidiennes), deux seulement ont résisté, une tierce et une quotidienne. Sur les dix cas traités par la décoction simple (dont quatre tierces, deux quartes, deux quotidiennes et deux doubles-tierces), trois n'ont pas guéri : une double-tierce (qui a cédé depuis à deux doses de la décoction composée), une quarte (traitée depuis avec succès par un gramme et demi de sulfate), et une quotidienne (également guérie par un gramme de sulfate). Enfin, des dix-huit fièvres traitées par la décoction composée (six fièvres tierces simples, six doubles, deux quartes et quatre quotidiennes), une tierce simple a nécessité l'administration de 75 centigrammes de sulfate, deux doubles-tierces ont dû être traitées par les purgatifs et les saignées, et une troisième, qui offrait la forme pernicieuse, a dû être traitée par le sulfate de quinine; deux autres (une quarte et une quotidienne) ont nécessité l'administration du sulfate de phillyrine.

Nous croyons en avoir assez dit sur l'efficacité des préparations de phillyrée pour nous dispenser de faire connaître les faits de la seconde et de la troisième série. Ces expériences conduisent à ce résultat, qu'on eût pu du reste prévoir : que le

sulfate de phillyrine jouit d'une activité proportionnelle bien supérieure à celle des autres préparations de phillyrée. Ainsi, vingt-deux malades ont été traités par le sulfate et vingt ont guéri; treize ont été traités par la poudre et onze ont guéri; dix-huit par la décoction composée et quatorze ont guéri; dix par la décoction simple et sept ont guéri. Ce qui donne le chiffre vingt pour le sulfate, onze pour la poudre, sept pour la décoction composée et quatre deux tiers pour la décoction simple.

Tels sont les résultats annoncés par le professeur Jachelli. S'ils sont exacts, comme tout porte à le croire, on aura dans la phillyrée, et surtout dans le sulfate de phillyrine, un assez bon succédané du quinquina et de ses préparations. Il importe cependant de ne pas se faire illusion : toutes les fois que l'on se trouvera en présence d'une fièvre dont le caractère tendra à devenir pernicieux, l'antipériodique par excellence, le sulfate de quinine, devra seul être mis en usage.

(*Atti dell' Academia medico-chirurgica di Ferrara, et Giornale veneto, di Namias et Fantonetti. 1847.*)

(*L'Union médicale.*)

SUR LE MELLITE DE ROSES.

Monsieur,

J'ai lu dans le *Journal de chimie médicale*, une note de M. Lepage (de Gisors), sur la préparation du mellite de roses rouges, et j'ai l'honneur de vous prier de me permettre, pour répondre à sa critique, de faire connaître le but que j'ai désiré atteindre en proposant ma formule, et de rechercher si sa méthode conduit plus sûrement à ce but, si toutes les opérations qu'il conseille de faire sont réellement utiles, enfin si les quantités de véhicule et de miel qu'il emploie sont bien proportionnées.

Le but que je désirais atteindre en composant mon traité des saccharolés, et par conséquent la formule du mellite de roses rouges, était d'offrir à mes confrères des formules simples, économiques, faciles à exécuter, exigeant peu de surveillance, et permettant aux pharmaciens, qui répandraient une partie du véhicule destiné à être transformé en sirop, d'utiliser ce qui resterait à leur disposition, et de pouvoir s'occuper d'autre chose tout en procédant à la confection d'un saccharolé ou d'un mellite.

Le but que M. Lepage se propose d'atteindre est évidemment de faire un mellite supérieur à celui que l'on obtient en suivant la formule que j'ai proposée. Il prescrit de faire deux infusions en employant 4 parties d'eau pour chaque infusion, de conserver le produit de la première, de faire évaporer le produit de la seconde jusqu'à consistance d'extrait mou, de délayer l'extrait avec 300 grammes d'eau bouillante et de filtrer : de prendre le premier infusé (1500 grammes), l'extrait délayé avec 300 grammes d'eau (au moins 300 grammes), d'ajouter 6 kilogrammes de miel, etc., de placer le tout dans un vase qu'il faut couvrir, et de chauffer à une très douce chaleur jusqu'à ce que le mellite soit prêt à entrer en ébullition, etc. etc.

M. Lepage ne dit pas comment il fait évaporer l'infusé, ne fait pas connaître l'avantage qu'il trouve à faire deux infusions avec une quantité d'eau bouillante incapable de couvrir les roses prescrites, ne prouve pas qu'il est nécessaire de faire un extrait mou, de le faire dissoudre avec 300 grammes d'eau bouillante, etc., et d'employer 6 kilogrammes de miel, et je ne conçois pas comment M. Lepage n'a pas compris qu'il était plus simple, puisqu'il voulait employer 8 parties d'eau bouillante, au lieu de 6, prescrites par le Codex, et puisqu'il n'admettait pas ma manière de procéder, de faire évaporer le produit de la seconde infusion pour obtenir, avec le produit de la première,

un poids déterminé de véhicule ; et comment il n'a pas cherché à doser exactement le miel, afin d'éviter de faire évaporer au moins 119 grammes de véhicule, en chauffant, dans un vase fermé, le mellite à une très douce chaleur, jusqu'à ce qu'il entre en ébullition.

Si M. Lepage avait cherché à doser son miel, il aurait reconnu, d'après les principes développés dans mon *Traité des saccharolés*, etc., que les mellites hydroliques doivent être composés de 120 grammes de véhicule et de 500 grammes de miel; que les proportions de véhicule pour le miel rosat doivent être de 140 grammes pour 500 grammes de miel, parce que ce mellite contient l'infusé d'une forte proportion de roses, puisqu'on emploie assez de roses pour que 20 grammes de mellite représentent l'infusé de 2 grammes 60 de roses rouges; qu'il devait employer pour convertir en mellite les 1800 grammes, au moins, de véhicule qu'il obtient, 6428 grammes 60 de miel au lieu de 6000 grammes, et qu'en admettant, ce qui est vrai, que les 6 parties d'eau que le Codex prescrit et que j'ai conservées, n'enlèvent pas tout le principe soluble des roses, on peut toujours considérer, sans s'éloigner de la vérité, que 20 grammes représentent l'infusé de 2 grammes de roses rouges, puisque les roses retiennent, d'après les expériences de M. Soubeiran, le sixième de leur poids d'infusé, et qu'un mellite qui représente cette quantité de roses n'est pas un mellite à rejeter.

Quant à la purification du miel, que M. Lepage propose, je suis tout disposé à l'adopter, si le carbonate de chaux se dépose entièrement, et si M. Lepage a reconnu qu'il ne restait pas une trop grande quantité de chaux dans le miel. Je ferai cependant observer que le mellite que l'on obtient, en suivant la formule que j'ai proposée, laisse peu de choses à désirer, qu'on peut même le préparer sans purifier le miel, et que ce miel rosat a la propriété de se prendre en gelée sous l'influence des acides.

Agréez, et.,

DESCHAMPS (d'Avallon).

SUR LES ÉMULSIONS A L'HUILE DE RICIN.

A M. Chevallier.

Monsieur, ayant souvent à faire des émulsions d'huile de ricin, soit par prescription de médecin, soit sur la demande de mes clients ; faisant, dis-je, de semblables émulsions quatre à cinq fois par jour, je me trouvais dans la position de faire des recherches pour obtenir un moyen sûr et facile d'administrer ce médicament. Après bien des expériences, je pense avoir obtenu quelques résultats avantageux pour l'emploi de ce médicament. Je viens, monsieur, vous soumettre les observations que j'ai recueillies, afin que si vous les trouviez utiles, et pour le médecin et pour mes confrères, vous ayez la bonté de donner à mon faible travail une petite place dans votre estimable journal, en vous priant d'y ajouter les observations que vous jugeriez convenables, afin de me faire connaître l'opinion que vous avez de mes observations.

J'ai d'abord essayé la gomme arabique en proportions différentes, et je n'ai obtenu que des émulsions imparfaites, ou trop épaisses. J'ai employé, d'après les conseils et les prescriptions d'un médecin de ma localité, le jaune d'œuf : j'ai obtenu une émulsion très bien faite et parfaitement homogène. Mais n'y a-t-il pas inconvénient à employer *un jaune d'œuf* pour émulsionner 45 ou 60 grammes d'huile de ricin ? Le *jaune d'œuf* ne pourrait-il pas par ses propriétés nutritives enrayer le purgatif dans ses effets ? Ne pourrait-il pas rendre le purgatif plus lourd et moins bien supportable, pour l'estomac du malade, qui souvent rejette ce médicament ? Ces trois points douteux pour moi de l'utilité ou de l'impossibilité du *jaune d'œuf* pour l'émulsion de l'huile de ricin, m'ont déterminé à faire d'autres recherches, afin de trouver un moyen qui tout en faisant une émulsion aussi homogène, plus agréable à la vue,

fût moins lourde et par conséquent d'une digestion plus facile pour l'estomac d'un malade, à qui le médecin est souvent dans la nécessité de prescrire le régime diététique. Pour ce faire, j'ai eu recours à la gomme adragante, et voici la formule d'une émulsion d'huile de ricin, qui donne un résultat satisfaisant selon moi, ayant égard au peu de gomme adragante nécessaire pour faire l'émulsion. Cette quantité de gomme ne peut assurément rien changer aux principes du médicament, il ne peut en aucun cas nuire au malade, ni enrayer le moins du monde les effets du purgatif.

Formule d'émulsion purgative à l'huile de ricin.

<i>Pr.</i>	Huile de ricin,	45 grammes.
	Gomme adragante pulv.,	0 grammes 50.
	Sucre blanc pulv.,	5 —
	Eau commune,	80 —
	Sirop de fleurs d'oranger,	30 —

M. F. S. A. l'Emulsion.

Pour faire cette émulsion, je m'y prends de la manière suivante: Je triture la gomme adragante avec le sucre, puis je mêle le sirop en agitant vivement avec un pilon de bois dans un mortier de marbre, jusqu'à ce que le mucilage s'épaississe un peu; j'ajoute alors l'huile en continuant d'agiter vivement et jusqu'à ce que le mélange soit parfaitement homogène, puis je mets l'eau peu à peu; de cette manière j'obtiens une émulsion d'huile de ricin qui ne laisse rien à désirer, et qui peut rester huit à dix jours sans qu'un atome d'huile s'en sépare. La potion entière ne forme pas un plus grand volume qu'un looch blanc ordinaire.

Recevez, etc.,

A. MANNE,

Pharmacien de l'Ecole de Paris.

Saint-Pierre-les-Calais, ce 17 décembre 1847.

EMPLOI DES VESSIES NATATOIRES POUR ADMINISTRER L'HUILE
DE FOIE DE MORUE.

Je me sers, à cet effet, des vessies de nos poissons de rivière, tels que les goujons, les ablettes et les perches. Elles remplacent avantageusement les capsules pharmaceutiques qui sont difficiles à préparer, dispendieuses et d'une moindre contenance. Ces vésicules, étant pour la plupart séparées en deux loges par un rétrécissement ou une cloison, se prêtent facilement en cet endroit à être divisées d'un coup de ciseaux. On introduit l'huile par cette ouverture de séparation au moyen d'une petite seringue de verre, laquelle ouverture est ensuite refermée à l'aide d'un fil de soie appliqué en nœud coulant à l'entour de la partie où se trouve engagé le tube de la seringue. En dégageant celui-ci, on tire immédiatement les deux bouts de fil, et, par un double nœud, on emprisonne autant d'huile que le permet la capacité de la vésicule. On parvient ainsi à faire prendre d'un seul trait un sixième, un cinquième, un quart et même un tiers d'once d'huile, sans que le malade en perçoive le goût ou l'odeur.

Pour rendre l'emploi de ces capsules de nouvelle nature encore plus agréable, on peut les saupoudrer de sucre.

Ces vésicules ont encore un avantage, celui de pouvoir se conserver dans de l'esprit-de-vin ou de genièvre, et de ne devoir être remplies d'huile qu'à mesure que les besoins l'exigent.

DE RUDDER.

(Annales de la Société de médecine de Gand.)

POUDRE DE GOUDRON CALCAIRE;

par le docteur KEMMERER.

Il est peu de médecins dans les campagnes qui n'aient employé le goudron, ce précieux médicament du pauvre; mais il

en est peu aussi qui ne l'aient abandonné : sa consistance, sa ténacité surtout répugnent aux pharmaciens qui le préparent, aux malades qui l'emploient. Et cependant, dans la thérapeutique, il tient une place aussi élevée que ces composés iodurés, mercuriels et autres qui figurent sans doute avec plus d'éclat dans les ordonnances des médecins,

En jetant par petites portions à la fois de la chaux vive en poudre dans une partie de goudron liquide, mélangeant bien les deux parties jusqu'à ce que la combinaison qui en résulte soit assez dure pour être pulvérisée, vous obtenez une poudre noire, non tenace, et par conséquent facile à employer. Cette poudre de goudron calcaire me paraît avoir des propriétés plus énergiques que le goudron seul.

Depuis quatre ans, M. Kemmerer l'a employée contre les eczémas, contre quelques cas de gale, de prurigo, de vieux ulcères des jambes, etc., et il a reconnu que c'est un moyen précieux pour le praticien des campagnes; précieux par son énergie, précieux par son bas prix. Je mêle cette poudre en trois proportions avec l'axonge. Le n° 1 contient un huitième, le n° 2 un quart, et le n° 3 moitié de la poudre de goudron calcaire, suivant l'état de sécheresse et d'inflammation des parties.

EXERCICE LÉGAL DE LA PHARMACIE EN TURQUIE.

A une époque où en France la pharmacie n'est pas protégée par les lois existantes, où des hommes haut placés réclament pour des personnes tout-à-fait ignorantes des principes de l'art, le droit d'exercer la médecine et de délivrer des médicaments, la Turquie, ce pays non civilisé, veut affranchir sa population des dangers qui résultent de l'exercice illégal de la pharmacie, et réglementer la vente des médicaments. En effet, on lit dans les journaux politiques l'article suivant :

Il y a peu de temps encore que le premier venu pouvait s'éta-

blir droguiste ou vendre des médicaments en Turquie, sans avoir fait aucune étude spéciale. Cette profession se transmettait le plus souvent du père au fils, sans que celui-ci possédât d'autres connaissances que celles qu'il pouvait avoir acquises dans la boutique de son père. Considérant qu'il serait injuste de priver tous ceux qui exercent actuellement cette profession du privilège que leur a laissé prendre la faiblesse du gouvernement, le ministre de l'intérieur vient de décider que tous ceux aujourd'hui en exercice pourront tenir leur boutique ouverte, mais qu'à l'avenir personne ne pourra vendre de médicaments sans avoir passé par des études spéciales. Il a décidé, en outre, que les droguistes ne pourraient transmettre leur officine à personne, pas même à leur fils, sans que leur successeur soit pourvu d'un diplôme.

Quand on a lu cet article, on doit se demander s'il ne vaudrait pas mieux aller en Turquie subir des examens, obtenir un diplôme, que de rester en France, où le diplôme, acquis après des études nombreuses, des examens, ne vous donne aucun privilège ?

PAINS A CACHER MÉDICAMENTEUX.

On trouve dans un journal anglais l'annonce de pains à cacheter pulmoniques qui sont vantés contre les asthmes les plus opiniâtres.

Cette annonce est une importation, car il y a quelques années un individu, *se disant médecin*, se présenta chez l'un des rédacteurs pour lui demander son appui pour la vente de pains à cacheter de couleur verte, pains à cacheter qui, selon le dire de cet individu, étaient propres à guérir un grand nombre de maladies.

Le rédacteur à qui il s'adressa, et qui est quelquefois un peu *rop frano* dans sa manière de s'exprimer, renvoya fort mécon-

tent le demandeur, en lui disant qu'il considérait sa manière d'agir comme étant celle d'un charlatan, et que s'il avait un diplôme, comme il le disait, il salissait le titre qui lui avait été accordé.

Nous savons que, depuis, cet individu a essayé de vendre en province de ses pains à cacheter. A. C.

TISSU POUVANT SERVIR DE SUCCÉDANÉ AUX CATAPLASMES.

Il vient d'être inventé, en Angleterre, un tissu appelé *spongiopiline imperméable*. C'est une espèce de drap dans lequel est tissé de l'éponge, et dont un côté est protégé par une surface imperméable. On le recommande comme succédané des cataplasmes. Il retient l'humidité requise, sans être sujet aux inconvénients des cataplasmes, tels que les variations de température, le désagrément d'un rechange fréquent, la décomposition, l'odeur désagréable, le poids, etc.

Il y a, de ce tissu, une seconde espèce appelée *piline imperméable*. Elle ressemble à la première, mais elle ne contient pas d'éponge. On la recommande pour protéger le thorax et la gorge, et comme véhicule pour appliquer les liniments stimulants.

FALSIFICATIONS.

SOPHISTICATION DE FARINES.

On écrit d'Orléans :

Par les temps si rudes que nous venons de traverser, temps effroyables pour les classes indigentes doublement affamées, et par la pénurie et par le prix croissant des céréales, on a vu certains spéculateurs sans pudeur et aussi sans entrailles, qui osaient tromper le pauvre ouvrier sur la nature, la qualité et le poids du pain, ou mieux qui lui débitaient, sous le pseudo-

nyme de farines, un mélange de détrit^{us} les plus infects et les plus malsains.

Hâtons-nous de le dire, de semblables infamies n'ont pas eu de manifestations dans notre département. Mais nos voisins, moins heureux, de Chartres et de Blois, ont dû en flétrir quelques-unes. L'autre jour, la cour d'Orléans avait à se prononcer contre des faits de ce genre.

Deux riches meuniers de Clayes, près Châteaudun, le père et le fils, et un de leurs confrères des environs de Blois, ont été traduits devant la chambre des appels de police correctionnelle.

Le meunier de Clayes était accusé d'avoir vendu à son confrère de Loir-et-Cher quatorze sacs de farine, dont une expertise a révélé l'étrange composition : 66 pour 100 d'amidon, 4 pour 100 de sable, 6 pour 100 de graines oléagineuses, 12 pour 100 de son. On voit que la farine n'y jouait de rôle que pour mémoire.

L'acheteur, suffisamment édifié sur la nature de la marchandise (c'était du moins, à l'audience, la prétention du vendeur), la mêla cependant à de bonne farine dans la proportion d'un tiers, et le tout fut distribué à de pauvres gens, auxquels cette nourriture malsaine et nauséabonde causa des vomissements, des maux d'estomac et d'autres indispositions graves.

La cour royale d'Orléans, armée d'un juste sentiment de sévérité, a confirmé sans hésiter le jugement de première instance, qui les condamnait à quatre mois de prison, renvoyant néanmoins de la plainte le père du farinier de Clayes, qui n'avait pas directement concouru à la vente, et que protégeaient surtout des attestations les plus honorables.

SUSPICION DE FRAUDE SUR DES FARINES ;

Par M. MAHIER.

Vers la fin de juillet dernier, l'officier de police de notre ville,

ayant saisi chez un de nos boulangers un échantillon de farine, en raison de la clameur publique qui prétendait que sa farine contenait de la chaux, me le remit, au nom du procureur du roi, pour avoir à reconnaître si elle contiendrait de la chaux ou du plâtre.

Ayant apprécié l'importance de ma mission, j'ai procédé sur des quantités convenables de cette farine, comparativement avec d'autres de ma maison dont j'étais sûr de la pureté.

Cette farine avait l'aspect légèrement jaunâtre et contenait le son ; sa saveur était douce et paraissait de bonne qualité, même à l'odeur, n'offrant aucune rugosité sous les doigts.

Traitée par l'acide hydro-chlorique étendu, elle n'a pas fait d'effervescence, et la liqueur filtrée n'a pas donné de précipité par l'oxalate d'ammoniaque ni avec les sels de barite.

Avant la recherche de ses proportions élémentaires, j'ai pratiqué sur elle les divers procédés belges, publiés dans les journaux français.

La trituration de cette farine, d'abord à sec, dans un mortier de verre, puis au moyen de l'eau, ne m'a donné, après la filtration, aucune coloration avec l'eau iodée, ce même liquide essayé par l'acide acétique n'a pas fourni de précipité.

Exposée aux vapeurs d'acide nitrique et de l'ammoniaque, elle s'est comportée comme de la farine pure qui prend la couleur jaune sans passer au rouge.

Immergée dans de l'eau alcaline et placée sur l'objectif, je n'ai pu reconnaître de particules de fécule par la différence de grosseur d'avec celle de la farine.

Enfin, l'analyse m'a donné la quantité suivante de ses éléments :

Gluten de beccaria sec... 10 parties. Il était de 80 humide
ou hydraté.

Amidon sec..... 70 —

Le reste en gomme, sucre,

sels, etc..... 20 —

Total..... 100 parties.

La farine avait été séparée du son au moyen d'un tamis.

Ce sont les proportions d'une bonne farine, d'où j'ai conclu dans mon rapport de sa pureté et de sa bonne qualité.

Le 16 août, ayant comparu devant le tribunal, à la requête du boulanger qui s'était porté partie civile contre ses calomnieux ; après avoir déposé devant le président de mes opérations et conclusions, j'ai eu à répondre sur les questions de l'avocat défenseur du boulanger, à savoir : S'il est profitable de faire avec avantage, et sans apparence physique, du pain avec de la farine qui contient de la chaux en mélange, et si ce pain laisse à l'analyse le moyen de la déceler.

Ces questions, comme je le pressentis, avaient pour but de rassurer l'opinion publique qui, à cette époque, était défavorable aux boulangers : aussi je crus devoir donner le plus d'explications à mes réponses.

J'ai répondu d'abord que cette fraude, qui s'était souvent pratiquée autrefois en petit, avant que l'attention éveillée et guidée par la science n'eût obtenu, et fait appliquer des lois sévères contre elle, pouvait aujourd'hui difficilement se reproduire, lors même de la cherté excessive des grains ; attendu que l'expérience ayant fait reconnaître que, dès que le pain résulte d'une farine qui ne contiendrait que 4 p. 100 de chaux, ou craie, ou plâtre, quand on le coupe, présente des points blancs sur sa surface, et qu'avec la prévention naturelle en telle circonstance, ce moyen est trop grossier, trop peu avantageux pour rester

inaperçu et pour que la boulangerie osât tenter de ce moyen de fraude.

Ce phénomène où cette remarque dans le pain s'explique par la transformation, pendant la fermentation de la pâte, de tous les principes immédiats de la farine en pain à l'aide de la cuisson; tandis que toute substance minérale additionnée et mêlée à de la farine qui ne subit pas de pareilles métamorphoses, se distingue facilement à l'œil nu, en s'agglomérant, surtout mise en grande quantité, comme le doit faire tout mal-facteur ou spéculateur pour avoir plus de profit. Il est évident, après cela, selon moi, que tout acquéreur de pareil pain est à même de s'apercevoir et de faire constater cette fraude.

Quant à la seconde question, que la science pouvait, par l'analyse, reconnaître toute quantité de chaux et de sels de chaux additionnée à de la farine, et ainsi sauvegarder la société avec la justice éprouvée des tribunaux.

Le boulanger a fait condamner à l'amende et aux dépens ses calomniateurs.

HYGIÈNE PUBLIQUE.

MARAISSALANTS.

M. Mélier a lu à l'Académie de médecine un important rapport sur les marais salants, en voici les conclusions :

- 1° Un marais salant bien établi, bien exploité, bien entretenu, n'est pas en lui-même une chose insalubre;
- 2° Loin d'être insalubre, il peut être regardé, dans beaucoup de cas, comme un moyen d'assainissement;
- 3° Mal établi, au contraire, mal exploité, mal entretenu, un marais salant peut devenir une cause puissante d'insalubrité, et compromettre dangereusement la santé publique;
- 4° Ce qui est dangereux surtout, c'est l'abandon, sans pré-

cautions préalables, des marais salants : cet abandon a presque toujours les conséquences les plus fâcheuses ;

5° Les marais salants devraient être soumis à des règles précises, à des conditions nettement formulées, sous le triple rapport du premier établissement, de l'entretien et de l'abandon ;

6° Il est douteux que la législation actuelle fournisse, sous tous ces rapports, des dispositions suffisantes, et il paraîtrait nécessaire de recourir à des dispositions particulières embrassant l'ensemble de la question ;

7° Ces dispositions étant prises, le meilleur moyen d'en assurer l'exécution semblerait être de *créer une inspection et une conservation des marais salants*.

Le travail de M. Mélier est un travail hors ligne, et qui fera faire des progrès à l'hygiène des marais salants.

DÉSINFECTION DES FOSSES D'AISANCE.

Le 28 décembre 1847.

Mon cher Chevallier,

A Nantes, nous venons, en présence du conseil de salubrité, de désinfecter complètement une fosse d'aisance, et nous en avons opéré la vidange sans nul inconvénient, et cela au moyen du chlorure de manganèse. Voilà donc une de tes prévisions réalisée, quoique depuis longtemps consignée dans ton *Histoire des chlorures*. Mélangé au sang, ce sel en opère admirablement la coagulation. Il est facile, après cela, de presser et sécher la masse, que l'on divise en petits fragments.

Je suis, etc.

F. CARTIER.

INTRODUCTION DU SULFATE DE CUIVRE DANS LE PAIN.

On aurait dû croire 1° que les avertissements donnés par les journaux ; 2° que les condamnations prononcées contre cer-

ains boulangers belges, auraient fait cesser en Belgique l'addition du sulfate de cuivre dans le pain ; il paraît qu'il n'en est rien. En effet, on lit dans l'*Impartial de Bruges*, du 18 décembre l'article suivant :

Hier, onze boulangers comparaissaient devant le tribunal correctionnel de Furnes, sous la prévention d'avoir mêlé au pain du sulfate de cuivre. Cinq d'entre eux ont été condamnés à deux ans de prison et 200 francs d'amende.

Il faut espérer que cette sévère leçon fera enfin cesser une fraude qui peut déterminer des accidents graves et qui pourrait être considérée comme un crime d'empoisonnement volontaire.

APPLICATION DU BRONZE SUR LES BONBONS COLORIÉS.

A M. A. Chevallier, membre du conseil de salubrité de la préfecture de police.

Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier, 24 courant, pour me demander quelle a été la suite de la saisie opérée à Bordeaux, en décembre 1846, sur des bonbons recouverts de bronze. Je m'empresse de vous faire connaître que, d'après le procès-verbal qui fut dressé par le commissaire de police contre les détenteurs de ces bonbons, le tribunal de simple police de la ville de Bordeaux ordonna une expertise : d'après le rapport, les détenteurs eurent à comparaître devant le tribunal de simple police, et ils y furent condamnés à une amende de deux francs. Le motif du jugement fut : *Pour avoir exposé en vente des bonbons insalubres.*

Je suis, etc.

Gruyer.

BONBONS COLORIÉS PAR DES SUBSTANCES NUISIBLES A LA SANTÉ.

Un confiseur de Bruxelles, le nommé Van Labbecke, a été tout récemment condamné à 16 francs d'amende et à six jours

de prison pour avoir employé du chromate de plomb pour colorier des bonbons.

VENTE DE L'ARSENIC.

M. Tizon, élève en pharmacie à l'hôpital d'Alger, a envoyé à l'Académie des Sciences une formule à l'aide de laquelle, selon lui, il serait possible d'empêcher, dorénavant, les empoisonnements par l'arsenic. Il s'agirait simplement de défendre la vente de tout acide arsénieux qui ne serait point préparé d'après la méthode suivante :

Acide arsénieux.	30 grammes.
Sulfure rouge de mercure.	2
Créosote pure	1
Coloquinte porphyrisée	1
Sucre blanc	q. s.

La couleur du mélange, due au cinabre; son odeur, due à la créosote, son amertume, due à la coloquinte, empêcheraient de confondre ce mélange avec toute autre poudre, et préviendraient toujours les empoisonnements volontaires ou involontaires.

Déjà, comme nous l'avons dit, on a conseillé de semblables moyens; mais ils n'ont pas été adoptés.

LETTRE DE M. AUDOUARD, FILS AINÉ, A M. LE RÉDACTEUR DU
Journal de chimie médicale. — RÉCLAMATION.

Béziers, le 6 janvier 1848.

Monsieur le rédacteur,

Notre honorable confrère, M. Mahier (de Château-Gontier), a publié, dans le numéro de novembre 1847 de votre excellent journal, des expériences, très intéressantes d'ailleurs, desquelles il résulte que le chlorure de chaux doit être préféré désormais pour détruire la carie du blé de semence.

Veillez me permettre de rappeler que, *bien avant* la publicité donnée au travail de M. Mahier, j'ai fait connaître moi-même la méthode à laquelle celui-ci a donné avec raison le nom de *chlorurage*. Il suffit, pour se convaincre de ce fait, de voir la page 45 du numéro de janvier 1845 du *Journal de chimie médicale*.

Vous annoncez, monsieur le rédacteur, dans votre dernière livraison, la publication prochaine d'un travail de M. Boutigny sur *l'inutilité* des moyens employés pour détruire le charbon ou carie du blé de semence. Je ne connais pas encore les faits qui ont démontré cette inutilité au savant éminent que j'ai nommé; mais ce que je puis me permettre d'assurer d'avance, c'est que des essais nombreux ont prouvé que, *dans nos contrées*, il est très utile de détruire la carie du blé avant de le semer.

J'ai l'honneur, etc.

L.-V. AUDOUARD, fils aîné.

OBJETS DIVERS.

ARRESTATION ARBITRAIRE D'UN PHARMACIEN.

On écrit de Londres sous la date du 16 décembre :

Jeudi dernier, une grande agitation régnait dans Marchmont-Street Brunswick-Square (à Londres), par suite de l'événement suivant :

Vers six heures du soir on vit entrer dans le magasin de M. Owen, pharmacien dans cette rue, deux personnes dont l'une était un médecin du voisinage. Une altercation sembla s'engager et fut suivie d'une lutte qui eut lieu dans le magasin d'abord, puis dans la pièce du fond, où M. Owen s'était réfugié.

M. Owen fut renversé par ses adversaires, on lui mit les menottes et la camisole de force, et on le traîna dans la rue.

M. Marshall, un des voisins était à sa porte. En le voyant,

M. Owen s'écria : « M. Marshall, on m'emmène dans une maison de fous! »

Il n'eut que le temps de prononcer ces quelques paroles; il fut placé dans un fiacre avec deux gardiens, l'un à l'intérieur, l'autre sur le siège, et conduit dans une maison d'aliénés.

Les voisins, connaissant parfaitement son entière raison et la convenance parfaite de sa conduite, firent immédiatement les démarches nécessaires pour lui faire rendre la liberté, et ils employèrent à cet effet un homme de loi des plus habiles et des plus influents.

Douze de ses voisins déposèrent, sous la foi du serment, qu'ils connaissaient M. Owen depuis onze ans, que c'était un homme tranquille, aimable et bon, et aussi sain d'esprit qu'eux-mêmes.

Le magistrat, devant lequel cette déclaration a été faite, M. Erle, a accordé un *habeas corpus*, c'est-à-dire un ordre de mise en liberté en faveur de M. Owen.

On se perd en conjectures sur les motifs de cette séquestration.

Note du Rédacteur. On nous cite sans cesse l'Angleterre comme le pays de la liberté; on doit se demander : 1° ce que l'on doit penser d'un pays libre où se commettent de pareils faits; 2° comment il se fait qu'un médecin ait pu figurer dans une violation aussi flagrante de la liberté ?

SUR L'ALIMENTATION PAR DES LAVEMENTS NUTRITIFS.

M. le docteur Watson, de Stourport, rapporte deux observations de malades sauvés d'une mort à peu près inévitable par l'emploi de lavements nutritifs. La première est relative à une femme épuisée par une hémorrhagie puerpérale et par des vomissements incoërcibles. Dans la seconde, il s'agit d'une femme âgée de soixante-dix ans qui s'était coupée la gorge au moyen

d'un rasoir, de telle sorte que l'os hyoïde était séparé du larynx ; l'impossibilité d'avaler était absolue, et la malade s'obstinait à repousser l'usage du tube œsophagien. C'est alors que M. Watson résolut d'expérimenter sur elle les effets des lavements nutritifs, qu'il composait tantôt de bouillons, tantôt de lait mêlé à de la gélatine. Pendant un mois entier la malade fut exclusivement alimentée par la voie du rectum, et les deux mois suivants, durant lesquels la plaie du col resta béante, elle fut principalement soutenue par le même moyen. La santé générale fut toujours parfaite.

L'auteur se demande, si le lait légèrement acidulé par l'acide muriatique, se rapprochant davantage dans cet état des qualités du chyme, n'eût pas été plus efficace encore ?

Nota. Nous croyons que des faits analogues à ceux qui sont dus à M. le docteur Watson, pourraient venir à l'appui de ce qu'il avance ; pour ce qui nous concerne, nous avons pendant treize ans usé de ce moyen, *de temps en temps*, pour alimenter en partie une personne qui ne pouvait pas toujours prendre des aliments.

A. C.

CHARLATANISME. — ALLUMETTES VENDUES COMME MÉDICAMENT.

La veuve Lhomer a prétendu pouvoir guérir ses voisins et voisines de la grippe, et c'est pour cela qu'elle était appelée devant la police correctionnelle, le 24 décembre dernier. Madame Lhomer offrait, par pur intérêt, un remède qui guérissait en moins de deux jours, disait-elle, le rhume le plus opiniâtre. Et ce remède, qui exerçait sur les poumons une action si bienfaisante, madame Lhomer le donnait.... moyennant *cinq centimes le morceau*, et il n'en fallait que douze morceaux pour se guérir. Il faut convenir, que soixante centimes pour se guérir de la grippe ou d'un rhume détestable, c'était bon marché. Malgré cela la police a cru devoir se mêler de cette affaire. Le remède

de madame Lhomer avait une telle réputation, que tout le monde en voulait, parce que tout le monde avait la grippe; mais malheureusement la grippe était tellement forte qu'elle persistait, de telle façon, que le remède de madame Lhomer restait sans effet. On se plaignit, on attaqua madame Lhomer, et on la traduisit devant la police correctionnelle, pour escroquerie; là elle a été, malgré toutes ses protestations et sa colère contre les docteurs et les pharmaciens qui, disait-elle, étaient jaloux de sa science, et ne cessaient de la poursuivre, condamnée à trois mois d'emprisonnement et aux dépens.

Un expert, qui avait été chargé d'examiner le prétendu remède contre la grippe, avait reconnu que les petits bâtons vendus par la dame Lhomer, étaient des allumettes auxquelles on avait enlevé le soufre, et que l'on avait enduites d'une couche assez épaisse de farine et de jus de réglisse amalgamés.

ABUS DU CHLOROFORME.

Quelques journaux publient des faits qui semblent faire croire qu'on a déjà abusé des propriétés du chloroforme. Voici les faits publiés jusqu'ici. Sont-ils vrais?

On lit dans l'*Echo de la Frontière* (Valenciennes) :

• Les journaux abusent en ce moment du canard au chloroforme. Un vol audacieux, dit l'un d'eux, vient d'être commis dans une auberge de Mardigny. Deux individus en discussion sur le mérite et l'odeur d'un médaillon l'auraient fait examiner de près et sentir aux maîtres de l'auberge, qu'ils avaient pris pour arbitres. Le médaillon contenait du chloroforme; ceux-ci s'assoupirent presque aussitôt, et les industriels, profitant de ce sommeil, emportèrent de la maison ce qu'ils trouvèrent à leur convenance.

• En voici un autre. Le percepteur de Bac-Aubigny vient

d'être victime d'un vol audacieux. Un individu se présente à la caisse pour solder les contributions d'une personne qu'il nomme; pendant les recherches sur le livre, l'inconnu offre une prise de tabac au percepteur; ce dernier accepte et aussitôt tombe anéanti : le tabac offert avait été chloroformisé! Le voleur s'est, dit-on, emparé d'une somme considérable. »

IRRUPTION D'EAU THERMALE.

Un événement digne de fixer l'attention publique et surtout celle du monde savant, vient d'être observé à l'établissement thermal de Sail-Châteaumorand : l'administration ayant jugé nécessaire de faire rechercher la source qui alimente la grande piscine, pour en augmenter le volume d'eau, avait vu ses fouilles presque infructueuses, quand une des nuits dernières une énorme trombe d'eau chaude jaillit violemment du sein de la terre avec un bruit terrible. Les ouvriers n'eurent que le temps de s'échapper, laissant leurs pompes et leurs outils dans la vaste et profonde excavation qui s'est remplie en peu d'instants. Depuis ce jour, cette source, peut-être la plus belle des sources thermales de France et même d'Europe, ne cesse de couler avec une abondance telle, qu'elle fournit par minute plus de 1200 litres d'eau marquant 36° centigrades. La tranchée qu'on a été obligé d'ouvrir pour l'écoulement de la source, semble une véritable rivière d'eau chaude qui, en ce moment, inonde toutes les prairies de la vallée de Sail. Un phénomène des plus remarquables aussi, c'est que les autres sources thermales de l'établissement n'ont éprouvé aucune diminution, ce qui achève de prouver le complet isolement de ces sources les unes des autres, qui toutes, bien que de natures diverses, viennent de points tout opposés jaillir si étrangement dans la même localité.

LÉGISLATION PHARMACEUTIQUE.**PROJET DE LOI RELATIF A L'ENSEIGNEMENT ET A L'EXERCICE DE
LA MÉDECINE, ET A L'ENSEIGNEMENT DE LA PHARMACIE.**

LOUIS-PHILIPPE, ROI DES FRANÇAIS,

A tous présents et à venir, salut :

Nous avons ordonné et ordonnons que le projet de loi dont la teneur suit soit présenté, en notre nom, à la Chambre des députés, par notre ministre secrétaire d'Etat au département de l'instruction publique, grand maître de l'Université de France, que nous chargeons d'en exposer les motifs, et d'en soutenir la discussion.

TITRE I. — De l'enseignement de la médecine.

Art. 1. L'enseignement médical est donné par les Facultés de médecine et par les écoles préparatoires.

L'enseignement des Facultés comprend toutes les parties des études médicales.

L'enseignement des écoles préparatoires comprend les deux premières années d'études. Il peut s'étendre aux douze premières inscriptions pour les élèves internes des hôpitaux.

Les Facultés seules confèrent le grade de docteur.

Art. 2. — Les écoles préparatoires établies au siège des Facultés des sciences, celles qui sont placées dans les villes de 75,000 âmes et au-dessus, ou qui seront spécialement désignées par les lois de finances, seront mises successivement à la charge de l'État. Le matériel et les collections resteront à la charge des communes.

Art. 3. Les Facultés se composent de professeurs et d'agréés.

Les écoles préparatoires, de professeurs et d'agréés des Facultés, autorisés par le ministre de l'instruction publique à se fixer près lesdites écoles, ou des suppléants spéciaux.

Les agréés sont nommés pour dix ans. Leur nombre ne peut excéder celui des professeurs, à moins d'une décision spéciale du ministre en conseil royal de l'Université. Au terme de leur engagement, ils portent le nom d'*agréés libres*.

Les agréés libres restent membres de l'Université, et conservent les droits déterminés par l'article 5. Ils cessent de recevoir le traitement de

l'agrégation, à moins qu'ils n'aient été autorisés pendant la durée de leur service, ou depuis, à le continuer près les écoles préparatoires. Dans tous les cas, ils cessent de compter dans les Facultés.

Les suppléants institués près lesdites écoles, à défaut d'agrégés, ont le rang des agrégés de l'instruction secondaire, et remplissent les mêmes fonctions que les agrégés près les Facultés.

Art. 4. Les professeurs titulaires des Facultés sont nommés par le ministre de l'instruction publique sur des listes de candidats, présentées par la Faculté où la vacance est ouverte, par l'Académie des sciences de l'Institut, par l'Académie royale de médecine, et contenant chacune les noms de deux candidats. Les mêmes noms peuvent être portés sur les différentes listes.

Les professeurs titulaires des écoles préparatoires sont nommés sur des listes doubles de candidats présentées par l'École préparatoire et par la Faculté de médecine de la circonscription.

Les agrégés et suppléants sont nommés au concours et institués par le ministre de l'instruction publique.

Le ministre peut toujours décider, en conseil royal, que les chaires vacantes, soit dans les Facultés, soit dans les écoles préparatoires, seront mises au concours. En ce cas, la liste des candidats est arrêtée par le ministre en conseil royal.

Art. 5. Nul n'est candidat :

Soit aux fonctions de professeur titulaire près les Facultés de médecine ou près les écoles préparatoires,

Soit à celles d'agrégé ou de suppléant,

S'il ne justifie de l'âge de trente ans dans le premier cas, de vingt-cinq dans le second, s'il n'a le diplôme de docteur en médecine ou s'il n'est Français ou reçu docteur dans les Facultés françaises, et autorisé par le ministre de l'instruction publique. Pour être nommé, il faut être naturalisé Français.

Les candidats aux fonctions de professeurs titulaires près les Facultés doivent, en outre, être revêtus de l'un des titres ci-après :

Agrégés en médecine;

Professeurs près une autre Faculté ou près une école préparatoire;

Membres de l'Académie royale des sciences;

Membres de l'Académie royale de médecine;

Médecins ou chirurgiens chefs de service dans un hôpital de Paris;

Médecins ou chirurgiens en chef d'hôpital civil d'une ville de plus de 20,000 âmes;

Inspecteurs du service de santé de la guerre;

Professeurs dans les hôpitaux militaires d'instruction ou de perfectionnement, ou officiers de santé en chef d'un hôpital militaire, pourvus du grade de médecin principal ou ordinaire, de chirurgien ou de pharmacien principal ou major;

Inspecteurs généraux du service de santé de la marine;

Professeurs ou officiers de santé en chef d'une école de la marine.

Les candidats aux fonctions de professeurs d'histoire naturelle près les Facultés de médecine doivent, de plus, justifier du diplôme de docteur ès-sciences naturelles;

Les professeurs de physique, de chimie et de toxicologie, du diplôme de docteur ès-sciences physiques;

Les professeurs de pharmacie, de ce diplôme et de celui de pharmaciens.

Les candidats aux fonctions de professeurs d'histoire naturelle médicale près les écoles préparatoires justifieront du diplôme de licencié ès-sciences naturelles;

Les professeurs de chimie, du diplôme de licencié ès-sciences physiques;

Les professeurs de pharmacie, de ce diplôme et de celui de pharmacien.

Art. 6. Les concours pour les chaires des Facultés ont lieu au siège des Facultés. Le ministre de l'instruction publique peut les fixer à Paris.

Les concours pour les chaires des écoles préparatoires ont lieu au siège de ces écoles. Le ministre de l'instruction publique peut les fixer près les Facultés.

Les concours pour les suppléants ont lieu au siège des écoles préparatoires.

Le jury pour les chaires de Faculté se compose :

- 1° Des professeurs de la Faculté;
- 2° De membres adjoints préalablement désignés par le ministre de l'instruction publique en nombre inférieur à celui des professeurs, et choisis :

Dans l'Institut et l'Académie royale de médecine, quand il s'agit des sciences médicales proprement dites;

Dans ces corps et dans les Facultés des sciences, quand il s'agit des sciences naturelles ou physiques appliquées à la médecine;

Dans les différents corps ci-dessus et dans les écoles supérieures de pharmacie, quand il s'agit des sciences pharmaceutiques.

Le jury pour les chaires d'écoles préparatoires se compose de trois professeurs ou agrégés de la Faculté la plus voisine, de trois professeurs de l'école et de trois autres membres désignés par le ministre dans l'ordre de la médecine ou des sciences.

Le jury pour l'agrégation se compose de professeurs choisis dans les Facultés et d'agrégés titulaires ou libres.

Le jury pour les suppléances se compose de professeurs de l'école préparatoire sous la présidence d'un professeur de la Faculté de la circonscription.

Art. 7. Les permutations de chaires dans une même Faculté ou dans une même école préparatoire, peuvent être autorisées, après une délibération de la Faculté ou de l'école, par le ministre en conseil royal de l'Université.

Les permutations de chaires de Faculté à Faculté, ou d'école à école, peuvent être autorisées en conseil royal de l'Université, après délibération des deux écoles ou des deux Facultés.

Le ministre, en conseil, peut également appeler à toute chaire vacante, après délibération de la Faculté où la vacance est ouverte, tout professeur d'une autre Faculté, chargé, depuis cinq ans au moins, du même enseignement.

Art. 8. Tout docteur en médecine qui voudra ouvrir un cours particulier sur quelque partie que ce soit des sciences médicales, sera tenu de déposer à la mairie de la commune où le cours devra être ouvert, et au chef-lieu de l'Académie, un programme précisant l'objet du cours, le lieu et l'heure où il sera fait. Un mois après le dépôt, le cours pourra être ouvert, si le recteur n'a pas formé opposition devant le conseil académique, dans l'intérêt des mœurs publiques. Il peut être appelé de la décision du conseil académique, par la partie seulement, à la cour royale, qui statue, en la première chambre civile, à huis-clos et contradictoirement.

TITRE II. — *Des conditions d'études et de grades dans les Facultés ou écoles de médecine, et des exceptions.*

Art. 9. La durée des études nécessaires pour le doctorat est de quatre années, non compris le temps des épreuves.

Nul n'est admis, s'il n'est bachelier ès-lettres, à prendre sa première inscription dans les Facultés ou dans les écoles préparatoires. Une pre-

mière inscription provisoire pourra être accordée aux candidats ajournés dans les épreuves du baccalauréat. Ils ne seront admis, en aucun cas, à prendre la deuxième inscription, s'ils ne sont bacheliers.

Nul n'est admis, s'il n'est bachelier ès-sciences, à prendre la cinquième inscription dans une Faculté ou dans une école préparatoire placée près une Faculté des sciences.

Les élèves des autres écoles préparatoires sont autorisés à ne justifier du baccalauréat es-sciences qu'avant leur treizième inscription dans la Faculté.

Le Français et l'étranger qui ont étudié à l'étranger peuvent faire compter pour la moitié, dans les écoles françaises, leur temps d'étude en restant, quant au surplus, soumis à toutes les conditions imposées aux étudiants français.

Art. 10. Les élèves des hôpitaux militaires d'instruction ou de perfectionnement pour les armées de terre et de mer, sont autorisés à prendre les inscriptions dans les écoles préparatoires et dans les Facultés, gratuitement.

Les élèves en chirurgie et les officiers de santé des armées de terre et de mer, pourvus des diplômes de bacheliers ès-lettres et de bacheliers ès-sciences, sont admis à se présenter devant les Facultés pour y soutenir les épreuves du doctorat sans inscriptions préalables et sans autres frais que ceux de réception.

Art. 11. Les aspirants au titre d'officiers de santé civils, qui, à l'époque de la promulgation de la présente loi, justifieront, soit d'une année d'études dans les Facultés ou dans les écoles préparatoires, soit de deux années dans les hôpitaux, ou sous un docteur, pourront compléter leurs études conformément à l'art. 15 de la loi du 10 mars 1803 (19 ventôse an XI), et recevoir ensuite, de l'école préparatoire ou de la Faculté de la circonscription, une commission d'officier de santé.

Les aspirants au titre d'officier de santé qui auront étudié dans les Facultés ou dans les écoles préparatoires, lorsqu'ils seront bacheliers ès-lettres et ès-sciences, pourront se présenter aux épreuves du doctorat devant les Facultés, après avoir complété les quatre années d'études.

Les officiers de santé, pourvus de ce titre au moment de la promulgation de la présente loi, lorsqu'ils compteront quatre années d'exercice et qu'ils seront bacheliers ès-lettres, pourront se présenter devant les Facultés aux épreuves du doctorat sans inscriptions préalables et sans autres frais que ceux de réception.

TITRE III. — De l'enseignement de la pharmacie et des conditions d'études.

Art. 12. L'enseignement de la pharmacie est donné par les écoles supérieures de pharmacie établies au siège des Facultés et par les écoles préparatoires, lesquelles portent le titre d'écoles préparatoires de médecine et de pharmacie.

Les écoles supérieures de pharmacie confèrent seules le diplôme de pharmacien. Elles sont composées de professeurs et d'agrégés.

L'organisation des agrégés de pharmacie est celle des agrégés des Facultés de médecine; ils prennent rang immédiatement après ces derniers, et remplissent, près les écoles supérieures, et, s'il y a lieu, près les écoles préparatoires, les mêmes fonctions.

Art. 13. Nul n'est candidat aux fonctions de professeur titulaire d'une école supérieure de pharmacie s'il n'est Français, âgé de trente ans, pourvu du diplôme de pharmacie et docteur ès-sciences physiques ou naturelles.

Les professeurs titulaires des écoles supérieures de pharmacie sont nommés par le ministre de l'instruction publique, sur des listes de candidats, présentées par l'école supérieure de pharmacie où la chaire est vacante, par l'Académie royale des sciences, par l'Académie royale de médecine, et contenant les noms de deux candidats. Les mêmes noms peuvent être portés sur les différentes listes.

Nul ne peut être présenté s'il n'est agrégé ou compris soit dans les catégories déterminées en l'art. 5, soit dans les catégories spéciales correspondantes.

Les dispositions de l'art. 7 sur l'enseignement libre, s'appliquent à l'enseignement de la pharmacie.

Art. 14. Le jury de concours pour l'agrégation se compose de professeurs des écoles supérieures et d'agrégés de pharmacie, de professeurs des Facultés de médecine et des Facultés des sciences.

Nul n'est admis à concourir s'il n'est Français, âgé de vingt-cinq ans, et pourvu du diplôme de pharmacien et de celui de licencié ès-sciences physiques ou naturelles.

Art. 15. La durée des études pharmaceutiques est de six années, qui se composent :

Soit de quatre années de stage officinal et de deux années de cours dans une école supérieure;

Soit de trois années de stage officinal et de trois années de cours,

dont les deux dernières au moins doivent être suivies dans une école supérieure.

Nul n'est admis à prendre ses inscriptions dans une école supérieure ou une école préparatoire s'il n'est bachelier ès-lettres, sauf l'exception provisoire prévue au paragraphe 2 de l'art. 9.

Le paragraphe dernier de l'art. 9 sur les Français et les étrangers qui ont étudié à l'étranger est applicable aux écoles de pharmacie.

Art. 16. Les aspirants au titre de pharmacien qui devaient se présenter devant les jurys médicaux, s'ils justifient devant les écoles supérieures ou préparatoires, dans le délai d'un mois, à dater de la promulgation de la présente loi, d'au moins une année de cours ou de stage officinal, pourront se présenter aux épreuves devant lesdites écoles lorsqu'ils auront complété le temps d'étude actuellement exigé. Des ajournements de trois mois, six mois, ou une année au plus, pourront être prononcés. Les frais seront ceux de la réception devant les jurys médicaux.

Les pharmaciens reçus antérieurement par les jurys médicaux seront admis à se présenter aux épreuves, devant les écoles supérieures, sans autre justification, pour recevoir, s'il y a lieu, le diplôme de pharmacien.

Les dispositions de l'art. 10 s'appliquent aux pharmaciens des armées de terre et de mer qui se présenteront devant les écoles supérieures pour obtenir le diplôme de pharmacien.

TITRE V. — *Des professions spéciales et leurs conditions d'études.*

Art. 17. La loi ne reconnaît de professions spéciales dans l'art de guérir que celles de dentiste et de sage-femme.

Quiconque prendra un autre titre médical est tenu de justifier du diplôme de docteur en médecine.

Art. 18. A l'avenir, quiconque voudra exercer la profession de dentiste devra être docteur en médecine, ou justifier d'un brevet spécial délivré après deux ans de cours et trois examens, par une Faculté ou par une école préparatoire.

Quiconque exerce actuellement la profession de dentiste sans être docteur ou officier de santé, devra se pourvoir dans le délai d'un an à dater de la promulgation de la présente loi. Les Facultés pourront accorder un ajournement qui n'excédera pas une année.

Art. 19. Les sages-femmes devront être pourvues d'un brevet spécial, délivré après deux ans d'études théoriques et pratiques dans une école

d'accouchement, soit par une Faculté de médecine ou par une école préparatoire, soit dans les autres départements, par un jury spécial.

Art. 20. Les orthopédistes et bandagistes non pourvus du doctorat, ne peuvent délivrer aucun appareil qui n'ait été spécialement et régulièrement ordonné par un médecin.

Ils ne peuvent appliquer aucun appareil que sous les yeux d'un médecin et en vertu de ses ordonnances.

Ils ne peuvent tenir de maisons pour le redressement de la taille, qu'avec l'assistance et sous la responsabilité d'un médecin.

TITRE. V. — *De l'exercice de la médecine.*

Art. 21. Nul ne peut exercer la médecine, ni aucune des branches de la médecine, s'il n'est pourvu d'un diplôme de docteur, d'une commission d'officier de santé ou d'un brevet spécial, et s'il n'a fait enregistrer son titre au secrétariat de l'Académie et au greffe du tribunal civil de son domicile. Le brevet spécial de sage-femme est enregistré au secrétariat du comité supérieur d'instruction primaire et au greffe du tribunal.

Art. 22. Le Français reçu docteur à l'étranger ne peut exercer en France qu'après avoir obtenu devant une des Facultés du royaume le diplôme de docteur. Il ne sera admis à subir les épreuves qu'en produisant un certificat de moralité, délivré par les autorités françaises et dûment légalisé.

L'étranger reçu docteur devant les Facultés françaises exerce librement dans le royaume.

Pourra également exercer librement, après dépôt et enregistrement de sa déclaration, le médecin étranger qui, pour de grands services rendus à la science, aura été admis conformément au sénatus-consulte du 19 février 1808, à jouir des droits de citoyen français.

Dans tous les autres cas, l'étranger reçu docteur à l'étranger n'exerce qu'en vertu d'une autorisation du roi, qui ne peut être accordée qu'après délibération du conseil royal de l'Université.

Ampliation de l'ordonnance du roi doit être enregistrée, avant tout exercice, à la diligence de l'impétrant, conformément aux dispositions de l'art. 21.

Art. 23. Les officiers de santé, reçus conformément au titre III de la loi du 10 mars 1803 (19 ventôse an XI), ainsi que les médecins et chirurgiens régulièrement autorisés, continueront d'exercer dans les termes de leur commission, dûment enregistrée. Ils pourront, avec l'autorisation

du ministre de l'instruction publique, transporter leur domicile dans un autre département.

— Art. 24. L'exercice de la profession de médecin et de toutes les branches de la médecine est incompatible avec la profession de pharmacien. Toute association publique ou secrète entre des pharmaciens et ceux qui exercent ces professions est interdite.

Tout praticien domicilié dans une commune où il n'y a point de pharmacie à une distance de 6 kilomètres, pourra tenir des médicaments pour le service de sa clientèle, sans officine ouverte, sous la condition de les avoir renfermés dans un lieu dont seul il aura la clef, et de les prendre dans une officine régulièrement établie dont ils porteront l'étiquette, et de se soumettre aux lois et règlements sur la pharmacie, la patente exceptée.

Pourra également, tout praticien exerçant dans une commune où il n'y a point de pharmacien à une distance de 6 kilomètres, porter avec lui le petit nombre de médicaments de premiers secours qui seront désignés par un règlement délibéré en conseil royal de l'Université.

— Art. 25. Le droit d'affiche et d'annonce appartient pleinement à la librairie médicale et à tous les ouvrages, revues, journaux, qui la constituent. Les consultations, remèdes et traitements ne sont pas matière d'affiche et d'annonce.

— Il est interdit à quiconque exerce la médecine, la pharmacie ou l'une des branches de la médecine, d'en faire usage.

— Art. 26. Tout médecin doit le concours de son art à la justice, lorsqu'il est requis par le magistrat compétent, et qu'il n'a pas d'excuses valables.

Ce devoir est commun aux pharmaciens et à quiconque exerce l'une des branches de la médecine.

Art. 27. Sont incapables d'exercer la médecine ni aucune des branches de la médecine :

- 1° Ceux qui sont condamnés à des peines afflictives ou infamantes;
- 2° Ceux qui sont condamnés à des peines correctionnelles pour crimes de faux, pour délits de vol ou d'escroquerie, pour crimes ou délits prévus par les art. 316, 317 (§§ 1 et 3), 331, 345, 349, 354, 355 du Code pénal, 41 de la loi du 22 mars 1832 sur le recrutement;
- 3° Ceux qui sont condamnés en vertu de l'art. 338 du Code pénal, s'ils

donnaient leurs soins à la femme dont ils seront reconnus les complices.

Les cours d'assises pourront déclarer incapables d'exercer la médecine, ni aucune des branches de la médecine, ceux qu'elles condamneront à des peines correctionnelles pour des faits qualifiés crimes par la loi.

Le même pouvoir est attribué aux tribunaux correctionnels en cas de condamnation pour les délits prévus par les art. 317 (§ 4), 330, 350, 353, 400, 405, 408 du Code pénal, et 45 de la loi du 22 mars 1832 sur le recrutement.

TITRE VI. — *Des médecins communaux.*

Art. 28. Sur la demande des conseils municipaux, et après délibération du conseil général, les préfets pourront établir, dans une commune ou dans plusieurs communes réunies, des médecins communaux qui seront chargés de visiter les indigents reconnus tels par le préfet, sur la proposition de l'autorité municipale; de porter secours aux malades atteints par les épidémies; de vacciner gratuitement; de faire toutes les opérations de médecine légale qui leur seraient confiées d'une façon permanente par la justice ou par l'administration, et de transmettre aux autorités constituées les faits et documents intéressant la science et l'hygiène publiques.

Le traitement des médecins communaux sera assigné, partie sur les revenus des bureaux de bienfaisance, et, dans les communes où ces bureaux ne sont pas établis, sur les revenus des communes, dans la proportion déterminée par le conseil général; partie sur les centimes facultatifs du département.

Art. 29. Les médecins communaux seront nommés pour six ans par les préfets, sur une liste dressée par le conseil médical du département, après examen et classement des candidats.

L'étendue de leur circonscription, le lieu de leur résidence et leur traitement seront fixés par les conseils généraux sur la proposition des préfets.

TITRE VII. — *Des conseils médicaux.*

Art. 30. Les jurys médicaux sont supprimés. Des conseils médicaux, composés, en nombre conforme aux besoins du service, de deux tiers de médecins et d'un tiers de pharmaciens, nommés pour six ans et renouvelés par tiers, seront institués dans chaque département, et, s'il y a lieu, dans les arrondissements, par le ministre de l'instruction publique.

Art. 31. Les conseils médicaux, dans les départements qui n'ont point d'écoles supérieures de pharmacie ou d'écoles préparatoires, remplissent, par ceux de leurs membres que l'administration désigne, à défaut de délégués spéciaux du ministre, les fonctions attribuées aux jurys médicaux pour la visite des officines de pharmacie.

Les conseils vérifient l'acte de dépôt prescrit par l'article 21. Ils dressent la liste des praticiens ainsi vérifiés, et l'adressent, pour la publication, aux autorités compétentes. Ils informent l'autorité administrative et judiciaire des faits d'infraction aux dispositions de la présente loi qui leur sont signalés.

Ils surveillent l'exécution des règlements relatifs au stage des élèves dans les officines, ou, s'il y a lieu, dans les hôpitaux. Les jurys spéciaux pour la réception des sages-femmes sont pris dans leur sein.

Ils exécutent les mesures de police médicale prescrites par l'autorité, ainsi que les opérations de médecine légale qui leur sont confiées par la justice.

Ils réunissent les documents relatifs à l'hygiène et à la statistique médicale du département, et exécutent les missions scientifiques ou médicales qui leur sont données par l'administration.

Ils sont autorisés à délibérer, après l'expiration ou la remise des autres peines; pour poursuivre, s'il y a lieu, par la voie régulière, la remise de la peine d'incapacité prononcée dans les cas prévus aux trois derniers paragraphes de l'article 27.

TITRE VIII. — Dispositions pénales.

Art. 32. Seront punis :

1° De six mois à deux ans d'emprisonnement ceux qui feront profession d'exercer la médecine ou l'une de ses branches, soit en prenant indûment le titre de docteur en médecine ou l'un des titres reconnus par la présente loi, soit en prenant tout autre titre médical non reconnu par la loi;

2° D'un emprisonnement de quinze jours à un an, ceux qui feront acte d'exercice de la médecine sans être pourvus d'un diplôme de docteur ou d'un brevet spécial conformément à la présente loi;

3° D'un emprisonnement de trois mois à un an, ceux qui se trouvant dans l'un des cas d'incapacité prévus par l'article 27, exerceront la médecine ou l'une des branches de la médecine;

4° D'une amende de 300 francs à 3,000 francs, et d'un emprisonnement d'un mois à six mois, ceux qui exercent simultanément la médecine ou

une de ses branches et la pharmacie, contrairement aux dispositions de l'article 24 ;

5° D'une amende de 50 francs à 500 francs ceux qui exerceront la médecine ou l'une de ses branches sans avoir fait enregistrer leur titre conformément à l'art. 21, ou qui ouvriront des cours particuliers sur les sciences médicales sans avoir rempli les conditions et formalités prescrites par l'article 8, ou qui contreviendront soit à l'article 25 sur la prohibition des affiches et annonces, soit à l'article 26 sur les devoirs envers l'autorité publique ;

6° D'une amende de 50 francs à 200 francs, les bandagistes qui contreviendront au deuxième paragraphe de l'article 20 ; et d'un emprisonnement de six jours à trois mois, les orthopédistes qui contreviendront au dernier paragraphe du même article.

Art. 33. Ne sont pas considérés comme constituant le délit d'exercice illégal de la médecine, les conseils et soins donnés aux malades gratuitement et dans un but charitable, s'ils ne sont pas accompagnés de prescriptions, de traitements ou d'opérations qui exigent des connaissances médicales.

Art. 34. En cas de récidive, les peines pourront être portées au double.

Il y a récidive lorsque, dans les cinq années antérieures, le prévenu a été condamné pour l'un des délits prévus par la présente loi.

En cas de conviction de plusieurs délits prévus par la présente loi, les peines ne pourront être cumulées, si ce n'est à raison de ceux de ces délits qui seraient postérieurs au premier acte de poursuite, sans que, par suite du cumul, l'emprisonnement puisse jamais dépasser cinq ans.

L'article 463 du Code pénal pourra être appliqué aux délits prévus par la présente loi, sans que toutefois l'exercice illégal de la médecine puisse être puni de peines inférieures aux peines correctionnelles.

TITRE IX. — *Dispositions générales.*

Art. 35. Des ordonnances du roi, rendues dans la forme des règlements d'administration publique, statueront sur tout ce qui concerne :

« Les rapports des administrations des hôpitaux avec l'enseignement public et les cours particuliers ;

« Le prix des inscriptions, examens et diplômes dans les Facultés de médecine, les écoles supérieures de pharmacie et les écoles préparatoires.

Des règlements délibérés en conseil royal de l'Université, statueront sur tout ce qui concerne :

L'enseignement, les concours, les conditions et la durée des études

dans les Facultés, dans les écoles préparatoires et dans les écoles supérieures de pharmacie, ainsi que la durée des internats obligatoires des étudiants en médecine dans les hôpitaux.

Art. 36. La loi du 10 mars 1803 (19 ventôse an XI), ainsi que les dispositions de la loi du 11 avril de la même année (21 germinal an XI), qui seraient contraires à la présente loi, sont et demeurent abrogées.

Fait au palais des Tuileries, le 3 janvier 1848.

LOUIS-PHILIPPE.

Par le Roi :

Le ministre secrétaire d'Etat au département de l'instruction publique, grand maître de l'Université de France,

SALVANDY.

TRIBUNAUX.

COUR D'ASSISES DE L'ARDECHE.

Président, M. Ignon, conseiller à la cour royale de Nîmes.

Audience du 13 décembre 1847.

ACCUSATION D'EMPOISONNEMENT.

L'accusée est une femme de trente-sept ans, qui en paraît à peine trente, malgré son apparent état de souffrance.

L'acte d'accusation portée contre cette jeune femme est des plus graves. Voici les faits en substance :

Rose Jacquemond, c'est le nom de l'accusée, est née dans la commune de Saint-Victor ; elle vint se fixer à Tournan, en 1831 ; elle avait alors vingt-deux ans. Peu de temps après, elle épousa Joseph Theyre et en eut deux enfants : une fille qui mourut à dix-huit mois, et un fils qui mourut aussi le 13 décembre 1845, âgé de treize ans. Rose était veuve depuis le 31 mars 1840. Elle avait inspiré une grande confiance, elle était employée dans plusieurs maisons où elle se faisait remarquer par la douceur de son caractère, sa modestie, son zèle religieux et sa charité. Ainsi, lorsqu'il arrivait qu'elle était sans emploi, elle prenait chez elle des malades, pour les soigner. On remarqua, sans cependant élever aucun soupçon, que les malades qu'elle recevait mouraient dans son domicile après lui avoir fait des donations entre vifs ou testamentaires ; que son mari et son fils étaient morts à peu d'intervalle l'un de l'autre, à la suite d'une maladie analogue à celle dont mouraient les personnes qui se

confiaient à la jeune veuve. Mais toutes ces remarques étaient tombées devant la conduite admirable, et l'estime publique lui était restée.

Le 14 mars 1846, la veuve Theyre entra au service de madame B...; deux mois après, elle en sortit sous prétexte de mauvaise santé, et le 14 juin de la même année, elle fut admise en qualité de cuisinière chez M. B... père, dont elle capta la confiance. Dans cette maison était avant Rose une autre domestique appelée Marie. Pendant quelque temps, elles vécurent bien ensemble, mais enfin des discussions arrivèrent et Rose proféra contre Marie des menaces qui effrayèrent celle-ci et la mirent sur le point de quitter la maison.

Le 28 août, après avoir mangé un potage préparé par Rose, Marie se sentit gravement indisposée. Elle eut des vomissements qui durèrent toute la nuit et une partie du lendemain. Des infusions préparées par Rose, provoquèrent de nouveaux vomissements, tandis que les boissons préparées par madame B... et F..., sa fille, produisaient un effet salutaire. Il en était de même des lavements préparés par Rose, et qui causaient à Marie de violentes coliques et une soif ardente. Cet état dura jusqu'au 3 septembre; Marie G... se retira chez ses parents et reçut les soins du docteur Molière. Tous les accidents dont s'était plaint Marie G... cessèrent aussitôt qu'elle fut dans sa famille. Au lieu de l'irriter comme avant, les infusions et les lavements lui causaient alors un soulagement sensible. Enfin, au bout de vingt-trois jours, la maladie se termina par une éruption milliaire.

Marie G... étant entièrement rétablie, rentra chez madame B...; trois jours après cette rentrée, ayant mangé le reste d'un potage qui lui avait été réservé par Rose, elle éprouva de nouveau des vomissements. — Des infusions préparées par Rose augmentèrent les douleurs et les vomissements de Marie, qui, inquiète et dominée par d'étranges soupçons, se retira de nouveau chez sa mère, où elle se rétablit au bout de huit jours, mais bien décidée à ne pas rentrer chez madame B..., tant que Rose y serait. Marie était donc chez sa mère lorsqu'elle apprit que sa maîtresse était tombée subitement malade, après avoir pris un potage préparé par Rose : elle n'hésita plus et accourut auprès de sa maîtresse pour qui elle avait une véritable affection.

La maladie de madame B... se prolongeait; des lavements lui avaient été prescrits, mais loin d'en éprouver du soulagement, ces lavements, préparés par Rose, irritaient et la fatiguaient d'une manière toute particulière. Mesdames F... et B..., filles de madame B..., voulurent se char-

ger elles-mêmes de soigner leur mère, et l'on remarqua avec surprise que les lavements préparés par ces dames prodiguaient un très bon effet. De là naquirent des soupçons contre Rose. On fit analyser les lavements qu'elle avait préparés et l'analyse démontra qu'ils contenaient une grande quantité de sel marin.

Un matin, madame B... ayant eu envie d'une soupe de vermicelle, Marie la lui prépara elle-même ; mais elle eut l'imprudence de la laisser quelques instants dans la cuisine où Rose se trouvait seule. Lorsque cette soupe fut présentée à madame B..., la malade avait changé d'idée, elle ne voulut pas y goûter. Marie redescendit le potage et témoigna le désir de le prendre. Rose lui dit, après un instant d'hésitation. « Eh bien, mange-le, il te fera du bien. » Marie l'eut à peine achevé que les vomissements survinrent comme autrefois. Les matières vomies ayant été recueillies, l'analyse y fit découvrir plus tard une certaine dose d'arsenic.

Dès lors il devenait évident que Rose Jacquemond avait voulu attenter à la vie de la dame B... et de Marie G.... Son but était facile à comprendre : elle voulait isoler M. B... père, qui lui témoignait toujours le plus grand attachement, et profiter de son ascendant sur ce vieillard pour en obtenir un legs ou de l'argent comptant.

La famille B... parvint cependant à faire renvoyer Rose vers la fin d'octobre, mais sans la dénoncer au ministère public, qui ne fut instruit que par la vindicte publique, qui attribuait à Rose Jacquemond plusieurs empoisonnements. Elle fut arrêtée, et alors les accusations se formèrent avec plus de netteté et plus de clarté ; elles devinrent accablantes. Rose Jacquemond était accusée d'avoir empoisonné son mari Theyre, son fils Joseph, sa sœur Marianne Jacquemond, la demoiselle Louise B... et sa fille Marie P..., qu'elle avait soignés dans leurs maladies, maladies dans lesquelles on reconnaissait la même analogie, les mêmes symptômes d'empoisonnement que ceux remarqués dans les deux dernières tentatives de Rose contre madame B... et Marie G....

Les restes de Theyre, père et fils, et ceux de Marie P... furent exhumés et envoyés à Lyon pour être soumis à l'examen des chimistes. Les hommes de l'art déposèrent leur rapport sous la date des 9 février et 4 mai 1847. Il résulte de ce rapport que le corps de Joseph Theyre fils, contenait une certaine quantité d'arsenic, et que celui de Theyre père, en contenait aussi, mais beaucoup moins. On n'en trouva point dans les restes de Marie P...

De tous les faits et documents, ainsi que de nombreux témoignages

et des paroles mêmes de l'accusée, il résultait que Rose pour se venger de son mari l'avait empoisonné; qu'elle avait empoisonné son fils, pour faire son héritier un jeune homme, nommé Célestin G..., avec qui elle avait vécu en concubinage; qu'elle avait empoisonné sa sœur Marianne Jacquemond, pour hériter d'elle plus tôt; qu'elle avait donné des soins soit chez elle, soit dans leur domicile, à plusieurs personnes qui sont mortes à la suite de maladies qui avaient la plus grande analogie avec celle de son mari et de son fils, et toujours après lui avoir assuré par testament des sommes plus ou moins considérables.

Tel est en substance l'acte d'accusation qui se termine par des détails sur la manière dont l'accusée s'était procurée du poison.

De nombreux témoins ont été entendus.

Les débats ont été longs et orageux, et après une longue attente pleine d'anxiété, le jury a déclaré Rose Jacquemond, veuve Theyre, coupable de sept empoisonnements ou tentatives d'empoisonnement, et la cour l'a condamnée à la peine de mort.

THERAPEUTIQUE.

TRAITEMENT DE LA DIARRHÉE ET DE LA DYSSENTERIE PAR LE NITRATE D'ARGENT.

En 1836, le docteur Boudin, médecin de l'hôpital militaire de Marseille, signalait dans un mémoire inséré dans la *Gazette médicale*, l'incontestable efficacité du nitrate d'argent employé contre les évacuations typhoïdes. Deux morts sur cinquante malades, et dans les deux cas les ulcérations de l'intestin étaient en voie de cicatrisation.

Kalt confirma la réalité de ces résultats, et n'eut à déplorer que la perte d'un seul malade sur un total de vingt-deux.

La méthode du docteur Boudin consiste à donner le nitrate d'argent en lavement à la dose de 5 à 15 centigrammes en solution dans de l'eau distillée, et administrée en une fois. Dans la plupart des cas, et quand la fin de l'intestin est surtout malade, ce lavement suffit pour arrêter les évacuations. Quand il administre le sel d'argent par la bouche, il prescrit des pilules de 2 centigrammes à prendre de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce que 10 ou 20 centigrammes aient été avalés.

Ces deux modes d'administration ont été dans quelques cas employés simultanément.

Hirsch (de Koenigsberg) étendit le champ de la méthode de Boudin, et appliqua celle-ci au traitement de la dysenterie et de la diarrhée, tenant à des états variés de l'intestin. Il sembla même regarder le nitrate d'argent comme spécifique dans la diarrhée des enfants, surtout quand l'évacuation est extrême, que les évacuations de couleur variée, vertes, sanguinolentes, sont très abondantes et fétides, etc. etc. Dans ces cas, et surtout chez les enfants nouvellement sevrés, il emploie la potion suivante, par cuillerées à thé de deux heures en deux heures :

Azotate d'argent cristallisé. . .	0,01	gramme.
Eau distillée.	60,00	—
Gomme.	2,00	—
Sucre blanc.	8,00	—

Mélez.

Il donne en même temps un lavement mucilagineux et légèrement opiacé contenant 1 centigramme de sel d'argent. Généralement les bons effets de ce traitement se font sentir après quelques heures, plus rarement le second jour.

Aux adultes il administre des pilules dont la dose varie depuis 4 jusqu'à 5 milligrammes, de deux heures en deux heures. Les lavements contiennent de 25 à 50 milligrammes. Il a publié ses recherches dans le *Journal d'Hufeland*, 1840.

Le docteur Thomas Aickin rapporte une observation de diarrhée chez un enfant âgé d'un an, déclarée depuis six jours et ayant amené à la suite d'évacuations tantôt vertes, tantôt sanguinolentes très abondantes et fétides, une prostration extrême et une tendance à la stupeur. Traitée sans succès par l'opium, l'acétate de plomb, etc. etc., elle n'a cédé enfin qu'à la mixture de Kirsch. La première dose, dit le docteur Aickin, semble augmenter les évacuations; toutefois, au bout de six heures, celles-ci deviennent féculentes, et tous les autres symptômes si alarmants ne tardent pas à suivre la même marche décroissante.

EMPOISONNEMENT PAR L'EMPLOI ENDERMIQUE DE L'EXTRAIT DE BELLADONE; GUÉRISON D'UNE CRAMPE TÉTANIQUE.

Une femme de trente-huit ans avait été sujette à des contractions tétaniques violentes pendant quatre grossesses et l'allaitement qui les avait suivies. Ces accès, qui revenaient d'une manière irrégulière, s'accompagnaient de constriction vers le diaphragme, suivies de spasme de

tous les muscles du corps, sans en excepter ceux de la face et du larynx.

Après plusieurs tentatives infructueuses pour arriver à la guérison, M. Casanova prescrivit un vésicatoire épigastrique, à panser avec une partie d'extrait de belladone et trois d'onguent mercuriel. — La malade, outrepassant les doses prescrites, en appliqua 6 décigrammes, puis, au bout de deux heures, 2 grammes. — Quelques instants après, délire furieux, pupilles dilatées. — Deux saignées, de la limonade, du café conjurent les accidents en quarante-huit heures. Mais ce qui est bien remarquable, c'est que les accès tétaniques qui étaient, au moment de l'application du vésicatoire, à leur maximum d'intensité, cessèrent immédiatement et ne se reproduisirent plus.

QUESTIONS PHARMACEUTIQUES.

EXERCICE DE LA PHARMACIE PAR LES VÉTÉRINAIRES, LES SOEURS DE LA CHARITÉ, LES ÉPICIERS.

Monsieur le rédacteur, auriez-vous l'obligeance de répondre, dans le prochain numéro du *Journal de chimie médicale*, aux questions suivantes que je prends la liberté de vous adresser ? Votre réponse, j'en suis bien convaincu, ne serait pas sans intérêt pour un grand nombre de mes confrères de province, pour ceux des petites villes surtout.

1° L'arrêt du tribunal de Corbeil, qui concède aux vétérinaires reçus dans les écoles le droit de préparer et vendre les médicaments qui leur sont nécessaires dans leur pratique, accorde-t-il le même bénéfice à ces hommes qui, sous les noms de *châtres*, *hongreurs*, etc. etc., font à peu près toute la médecine vétérinaire dans nos campagnes ? Ces hommes, en un mot, ont-ils le droit de vendre des médicaments dans une commune qui a une pharmacie ouverte ?

Réponse. Selon moi, les artistes vétérinaires n'ont pas le droit de préparer des médicaments : en effet, la loi de germinal an XI ne concède ce droit qu'aux pharmaciens. Si les vétérinaires n'ont pas le droit d'exercer la pharmacie, à plus forte raison ce droit n'appartient pas à des individus qui n'ont même pas le droit d'exercer l'art vétérinaire. Le tribunal de Corbeil a prononcé dans un sens, d'autres tribunaux prononceront différemment ; puis la Cour de cassation fera loi.

2° Les sœurs (dites) de Charité, qui se multiplient à l'infini dans nos

contrées, ont-elles le droit d'exercer simultanément la médecine et la pharmacie dans les communes où elles sont établies; ces communes n'ayant pas de pharmacie?

Réponse. Les religieuses n'ont pas le droit d'exercer la médecine et la pharmacie. Ce sont, certes, des femmes que l'on doit vénérer pour les services qu'elles rendent à l'humanité; mais elles nuisent au respect qu'on doit leur porter en se mêlant d'exercer la médecine et la pharmacie, ce qu'on ne peut bien faire si l'on n'a acquis les connaissances nécessaires, connaissances qui sont longues à acquérir.

3° Un épicier, dans une commune voisine d'une autre commune qui a une pharmacie en plein exercice, peut-il vendre un plus ou moins grand nombre de médicaments, tels que mauve, eau de scodlitz, séné, cantharides, émétique, etc.?

Si, comme je le pense, il n'a pas ce droit, le pharmacien voisin, qui se sera vainement adressé au maire de la commune et au procureur du roi pour faire cesser cet abus, pourra-t-il être admis à se porter partie civile, quoiqu'il n'habite pas la même commune que l'épicier?

Réponse. Cet épicier n'a aucun droit d'exercer la pharmacie. Le pharmacien peut à sa volonté signaler le fait au jury médical, au préfet, au garde des sceaux, afin d'obtenir une répression de ce délit. Il peut aussi se porter partie civile, et attaquer l'épicier devant les tribunaux. A. C.

Daignez, etc.

A.

Le 10 décembre 1847.

SOCIÉTÉ DE CHIMIE MÉDICALE.

Séance du 3 janvier 1848.

La Société reçoit :

1° Une note de M. Bussy, ayant pour titre : *Réponse aux objections élevées par M. Caventou contre l'emploi de la magnésie dans les cas d'empoisonnement par l'acide arsénieux*;

2° *Observations sur un cas d'empoisonnement par l'acide arsénieux, traité par la magnésie, par M. Cadet-Gassicourt*;

3° Une *Pétition adressée à la Chambre des députés par les pharmaciens du département des Côtes-du-Nord*;

4° Une note de M. Verdy sur une *irruption d'eau minérale*;

5° Une note de M. Cartier *sur la désinfection des fosses d'aisance par le chlorure de manganèse*;

6° Un travail de M. Lepage (de Gisors) *sur l'histoire chimico-pharmaceutique des feuilles de laurier-cerise, etc. etc.*;

7° Une note de M. Mahier (de Château-Gontier) (Mayenne), avec un *tableau sur la coloration de l'acide arsénieux*. Cette lettre, ainsi que celle de M. Grimaud, seront renvoyées à M. Lassaigue pour faire un rapport sur le sujet qui divise ces deux pharmaciens, sujet qui a pour but la sécurité publique en prévenant le crime d'empoisonnement;

8° Un travail de M. Legrip (de Chambon) (Creuse), *sur l'eau acidule ferrugineuse de Doulaux, commune d'Évaux* (Creuse);

9° Une lettre de M. Cogniot, pharmacien à Rouvray (Côte-d'Or), qui nous fait connaître la perte que vient de faire la pharmacie dans la personne de M. Nodot, pharmacien à Semur. M. Cogniot nous signale l'utilité qui résulterait de la publication d'une table générale du journal faite de dix en dix ans, table qui ferait connaître les faits consignés dans les dix volumes publiés; il sera pris note de l'observation de M. Cogniot;

10° Une lettre de M. Audouard fils aîné, pharmacien à Béziers, *sur le chlorurage des blés*;

11° Une lettre du même *sur la présence de l'arsenic dans les eaux thermales ferrugineuses de Villecelle, près Lamalou, canton de Saint-Gervais* (Hérault). Plus tard, nous ferons connaître le texte de cette lettre, qui nous a paru avoir une grande importance;

12° Une lettre de M. Corbet, qui nous demande quelles sont les formalités exigées pour la vente du chloroforme, et si l'on peut le délivrer aux personnes qui en demandent; nous répondrons: 1° que déjà, à l'Académie des sciences, on s'est occupé de cette question; 2° que, dans la séance du conseil de salubrité, il a été fait un rapport qui établit que le chloroforme doit être considéré comme médicament et comme poison, et qu'il ne doit être délivré qu'en suivant les formalités qui régissent la vente des médicaments et des substances toxiques; c'est maintenant à l'administration à faire connaître ce qu'elle aura décidé à ce sujet;

13° Une lettre de M. Blanquinque, pharmacien à Vervins, *sur des analyses de farines*. Nous ne pouvons répondre à cette lettre sans avoir fait des expériences;

14° Une lettre de M. Manne, pharmacien à Saint-Pierre-les-Calais, sur l'émulsion d'huile de ricin ;

15° Une lettre d'un pharmacien, qui nous demande si, dans la vente de la pâte phosphorée, il est tenu de remplir les mêmes formalités que celles que l'on emploie lorsqu'on délivre de l'arsenic, l'ordonnance sur la vente des poisons ne faisant point mention de la pâte phosphorée. La question est difficile ; nous pensons que le pharmacien, pour s'éviter une attaque judiciaire, doit prendre des précautions, puisque cette pâte est toxique ;

16° Une lettre d'un pharmacien, qui nous demande si, lorsqu'un médicament est sorti d'une officine et que le flacon qui le contenait a été débouché, il doit reprendre ce médicament. Voici notre avis : Lorsqu'un médicament est sorti d'une officine, et que le flacon qui le renfermait et qui portait le cachet de l'officine a été rompu, le pharmacien ne doit, sous quelque prétexte que ce soit, reprendre le médicament. Lorsque nous exerçons la pharmacie, il nous est arrivé que des personnes rapportaient des médicaments, disant que le malade était mort, qu'il n'y avait presque pas touché. Nous ne les reprenions pas ; et s'il nous est arrivé d'en reprendre, forcé que nous étions de le faire, les personnes les laissant sur le comptoir, nous les répandions de suite et devant elles sur la voie publique, afin qu'elles eussent la conviction que ces médicaments ne seraient pas employés pour d'autres malades. Nous avons, par suite de ce mode de faire, perdu quelques clients ; mais nous avons dû remplir notre devoir ;

17° Une lettre d'un pharmacien, qui nous demande s'il doit être garant de l'altération d'un remède spécifique (remède secret). Le pharmacien qui reçoit en dépôt un remède secret doit être garant de la préparation qu'il livre, et, si ce médicament est altéré, il peut être forcé de le reprendre. C'est là une des chances que court le pharmacien qui accepte le dépôt d'un remède dont il ne connaît pas et ne surveille pas la préparation ;

18° Une note de M. Deschamps (d'Avallon) sur le mellite de roses ;

19° Une lettre de M. A..., pharmacien, lettre par laquelle ce pharmacien nous pose diverses questions, questions auxquelles il sera répondu.

La Société a reçu depuis la dernière séance un grand nombre de journaux et de brochures français et étrangers ; il en sera extrait ce qui peut intéresser nos lecteurs.

OBJETS DIVERS.

CATAPLASME SÉDATIF ET RÉSOLUTIF CONTRE LES ARTHRITES;

par M. TROUSSEAU.

M. Trousseau a l'habitude de prescrire l'application du cataplasme suivant dans les cas que nous allons indiquer ci-après :

On fait bouillir dans de l'eau-de-vie camphrée la quantité de pain nécessaire pour faire le cataplasme ; lorsque celui-ci a la consistance convenable, on l'étend et on le recouvre d'une couche de camphre, à la dose de 10 grammes environ pour les cataplasmes de grandeur ordinaire ; le tout est ensuite arrosé d'une dose égale de solution d'extrait de belladone. Ce cataplasme paraît être d'un prix assez élevé ; mais il n'a besoin d'être renouvelé que tous les cinq ou six jours.

Ce cataplasme trouve une heureuse application dans ces arthrites qui semblent épuiser toute leur violence sur une seule articulation, y provoquent de violentes douleurs, et y causent quelquefois aussi de graves lésions. Certaines arthrites de nature rhumatismale sont dans ce cas. Certaines affections articulaires qui se développent à la suite de couches y sont également. Les arthrites puerpérales s'accompagnent toujours de douleurs excessivement vives, donnent souvent lieu à des suppurations abondantes, et sont dans tous les cas d'une lenteur désespérante à se résoudre. Elles résistent d'ailleurs à presque toutes les médications.

Le cataplasme, à la fois sédatif et résolutif, dont nous avons donné la formule, a presque toujours pour effet de diminuer notablement les douleurs dès la première nuit. Quelquefois elles ont complètement disparu en quelques jours. Son action résolutive est, on le conçoit, moins rapide dans sa marche, cependant, la résolution des arthrites en est très sensiblement hâtée.

(*Journ. des conn. méd. chir.*)

FALSIFICATION DE L'OR A L'AIDE DU ZINC.

On a découvert récemment en Angleterre que l'or au titre de 12 carats et au-dessous, est allié avec du zinc au lieu de l'être avec une quantité convenable d'argent ; qu'il présentait une couleur à peu près semblable à celle de l'or à 2 1/3 ou 2 carats au-dessus. Il en résulte qu'on a fabriqué une quantité considérable de bijoux avec l'or ainsi allié, et que ces bijoux ont été mis dans le commerce au grand détriment des marchands et du public.

Si on avait à faire à un semblable mélange, on pourrait séparer ces

deux métaux, en convertissant l'alliage en chlorure, en faisant passer dans le chlorure acide un courant d'acide sulfhydrique qui précipiterait l'or, on filtrerait pour séparer le précipité. Puis on précipiterait le zinc contenu dans la liqueur filtrée par un carbonate alcalin, on recueillerait le carbonate de zinc, qui, lavé, séché et calciné, fournit de l'oxyde de zinc dont on prend le poids.

NECROLOGIE.

MORT DE M. NODOT, PHARMACIEN A SEMUR (Côte-d'Or).

Nodot, Charles, né à Dijon, pharmacien, membre de la Société géologique de France, membre correspondant du *Journal de chimie médicale*, a succombé le 6 septembre, à peine âgé de quarante-huit ans.

Doué d'un esprit original et pittoresque, travailleur, savant modeste, homme de cœur, honorant et tenant beaucoup à son titre de pharmacien, qu'il plaçait au-dessus des autres, il laisse un vide parmi ses confrères, dont il était l'ami dévoué ! Il sentait profondément l'inestimable prix de l'union scientifique et cordiale des titulaires de la profession, des devoirs non moins grands, pleins de charmes, si agréables, si utiles, de la confraternité.

Malheureusement pour la science, il laisse inachevé un manuscrit qui devait avoir pour titre : *Histoire géologique, archéologique, minéralogique et zoologique de l'arrondissement de Semur*. Il avait recueilli des documents précieux sur les anciennes coutumes du pays, les vieilles chroniques sur les fontaines, le culte des eaux, et il pensait avoir trouvé l'origine antique du nom de nos vallées.

On lui doit la création de la Société géologique de Semur. Il a aussi publié une notice sur les eaux d'Alise-Sainte-Reine, leurs propriétés et leur ancienne réputation médicale.

Puisse cette faible et courte esquisse faire connaître à nos confrères la vie de cet homme de bien, qui, voulant relever l'éclat de la pharmacie, souscrivit avec plaisir au congrès médical de France, et qui est mort sans avoir eu la satisfaction de connaître si nos légitimes vœux pourront bientôt se réaliser.

Le concours de ses concitoyens de toutes classes, qui assistèrent à ses funérailles, est un hommage rendu à ses qualités et à son savoir.

G. COGNIOT,

Pharmacien de l'École de Paris.

BIBLIOGRAPHIE.

DICTIONNAIRE DE BROMATOLOGIE VÉGÉTALE EXOTIQUE,
Contenant en outre de nombreux articles consacrés aux plantes indigènes dont on ignore ou néglige généralement les propriétés alimentaires, si utilement applicables aux besoins journaliers des classes pauvres ;

Par M. Émile MOUCHON,
Pharmacien, membre titulaire des Sociétés de pharmacie, de médecine et d'agriculture de la ville de Lyon, etc. etc.

1 volume grand in-8°, de 422 pages. Prix : 5 francs.

A Paris, chez Baillière, rue de l'École-de-Médecine, n° 13 bis.

Sous ce titre, M. Émile Mouchon, pharmacien distingué de la ville de Lyon, honorablement connu dans la science par de nombreux travaux pharmaceutiques, publie aujourd'hui un ouvrage dont l'importance sera facilement comprise par tous ceux qui cultivent les sciences médicales et économiques.

L'auteur a eu l'heureuse idée de réunir dans un cadre de peu d'étendue l'histoire d'une foule de végétaux, tant exotiques qu'indigènes, qu'on trouve disséminés dans divers ouvrages, et dont les usages domestiques sont peu connus en France. Ces documents pourront donc être mis à profit dans des temps de disette par les classes pauvres ou peu aisées de la société.

Indépendamment de ces applications, l'ouvrage renferme des notions intéressantes sur l'histoire de ces végétaux, dont un certain nombre ont un emploi direct en pharmacie et en médecine. Sous ce dernier rapport, ce nouveau livre de notre collaborateur, M. Mouchon, sera consulté avec fruit par tous les médecins et pharmaciens, en même temps qu'il sera un guide sûr pour les élèves.

L'ordre alphabétique adopté par l'auteur rend les recherches faciles aux personnes qui liront cet ouvrage.

J. L.